

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Regina... Mater...

Les accords anglo-italiens et l'Ethiopie

Fra Jacopone da Todi

En quelques lignes...

Lope de Vega

La Sainte Vierge brouille les cartes

Chinois en Chine

Fernand DESONAY

Vicomte Charles TERLINDEN

D^r Pierre BARBET

* * *

Giovanni HOYOIS

Omer ENGLEBERT

Maurice PERCHERON

Les idées et les faits : Chronique des idées : Sur la tombe de la Reine, Mgr J. Schyrgens.

La Semaine

Un des insignes bienfaits de la Monarchie héréditaire — le meilleur des gouvernements — est d'incarner l'âme nationale, d'individualiser et de personnifier le collectif; de donner un visage au Bien commun et à la Patrie; de fournir aux puissances affectives, nées de la vie en commun, des êtres en chair et en os à aimer et à vénérer. Coup sur coup, à quelques mois de distance, la Belgique a donné au monde l'émouvant spectacle d'un Royaume communiant dans la douleur. La mort tragique du roi Albert fit sentir aux Belges, à ces Belges si farouchement individualistes et particularistes, combien fort et combien intime, malgré les apparences, est le lien qui les unit sous l'égide d'une Maison royale, clef de voûte de la Nation. Depuis les souffrances de la guerre, l'âme belge n'avait plus vibré ainsi. Et voici que la mort, plus tragique encore, d'une jeune Reine enlevée en plein bonheur, portée par l'amour ardent de tout un peuple conquis par sa jeunesse, sa grâce, sa beauté et surtout par sa rayonnante bonté, auréolée des plus radieuses promesses, vient réveiller des échos à peine éteints et secouer la Belgique d'un frisson douloureux.

Mystère de la destinée humaine... On a beaucoup abusé ces jours-ci des mots : fatalité, destin, sort, injustice (?), etc., mots qui, quand on les presse un peu, laissent les mains vides... D'amers reproches contre la Providence sont articulés par des esprits qui n'y croient pas! Même d'excellents chrétiens tiennent d'étranges propos, dont la conclusion logique serait qu'à la place de Dieu — d'un Dieu tout-puissant et infiniment miséricordieux, qui se fit Homme pour souffrir et pour mourir afin que nous vivions et soyons éternellement heureux — ils eussent fait un monde meilleur et qu'ils se montreraient moins cruels et moins avarés de miracles que Lui... Propos qui seraient blasphématoires s'ils n'étaient aussi légers qu'inconscients. La douleur est, hélas! le lot commun d'une humanité déchue. Mais la Rédemption nous a mérité le seul Bonheur digne de ce nom, la plénitude, la joie dans l'épanouissement total de l'être, bonheur qui attend chacun de nous, bientôt, à la seule condition de ne pas mettre d'obstacle insurmontable à la Miséricorde divine...

Aux siècles de foi, alors même que, fort souvent, les mœurs étaient plus rudes, les passions plus fortes et certains crimes plus nombreux, la « perspective » restait la

vraie. L'insécurité collaborait avec la foi pour maintenir devant les yeux la notion du provisoire de la vie d'ici-bas. De nos jours les progrès des sciences, de la médecine surtout, s'allient à la déchristianisation pour installer l'homme sur terre. Le confort et une sécurité, qui sera toujours relative, c'est entendu, mais devenue tellement plus grande déjà depuis les conquêtes du XIX^e siècle, ont singulièrement faussé la « perspective » de la vie humaine. De là les incroyables pauvretés débitées à propos de malheurs comme celui qui frappe en ce moment le Roi et la Belgique. Bornons-nous à citer ici ces lignes de Maurice Maeterlinck : « *Qui veut-on éprouver? Où veut-on en venir?... Je m'adresse aux puissances inconnues qui tiennent notre terre dans leurs mains incompréhensibles... N'ont-elles pas vu?... Mais alors, que voient-elles, et pourquoi s'arrogent-elles le droit de régner sur nous* »? Confusion, contradiction, sentimentalité vague, incompréhension et ignorance totale de l'a, b, c de la doctrine chrétienne...

* * *

Le Roi! Son immense douleur est partagée par tous les Belges. Ils sont rares, en Flandre comme en Wallonie, les yeux où des larmes n'ont pas perlé ces jours-ci. La manière vraiment royale dont, mardi dernier, le Roi a rempli son devoir jusqu'au bout, a profondément remué le cœur de ses sujets. Quel admirable exemple de courage héroïque! Et cette vibration profonde de millions d'êtres humains; cette communion dans la lourde épreuve de celui qui incarne ce qu'un peuple a de plus cher, le patrimoine national fait de siècles d'histoire commune; cette exaltation sentimentale qui fait *sentir* intensément, en de pareilles heures, le primat du national, l'appartenancé à la Patrie, l'amour de la Famille dont la raison d'être est cette Patrie même, tout cela, malgré la douleur, est d'une bienfaisance inestimable pour la vie d'un peuple. Et le bienfait se trouve décuplé quand il s'agit d'une nation moins unifiée que ne le sont l'Angleterre ou la France, pour ne citer que ces deux exemples, d'une nation où certaines forces centrifuges ne sont retenues, et ne peuvent l'être, que par la Maison qui a un intérêt vital à favoriser ce qui unit et à contenir ce qui divise.

Le Roi! Il s'est « donné tout entier à la Belgique »! La grandeur de son devoir royal doit lui apparaître, maintenant, sous un jour nouveau. Après neuf ans d'un bonheur

familial peu commun, l'atroce souffrance d'un foyer brisé donne à la fonction royale, non pas une primauté qu'elle n'a cessé d'avoir, mais une austérité, comme une teinte d'héroïsme permanent qui hausse le devoir d'état à un plan supérieur, parce qu'exigeant de celui auquel il s'impose une abnégation nouvelle.

Dans un petit livre plein de la plus riche substance et vieux de près d'un siècle, le profond penseur qu'était Blanc de Saint-Bonnet a écrit des pages admirables sur la Douleur. Méditées devant cette tombe à peine fermée, devant cette douleur royale qui n'a pas craint de se montrer aux centaines de milliers de compatriotes accourus pour rendre un dernier hommage à leur Souveraine, elles apaisent et réconfortent. Elles dirigent aussi le sens de nos prières en montrant tout ce que cette douleur royale pourrait engendrer de fécond pour la Patrie.

* * *

La douleur met dans l'âme cette intensité si rare qui s'applique ensuite à nos facultés, et qui fait les hommes supérieurs dans les sentiments comme dans les entreprises.

Celui qui a lu attentivement l'histoire des grands hommes peut dire qu'ils n'ont su parfaitement qu'une chose : la douleur. Leur âme, plus profonde, contenait-elle donc la vie à plus haute dose ?

La douleur, conduisant l'homme plus avant dans l'être, le mène aux grandes choses.

Les grands esprits, dans l'antiquité, ont laissé un mot de prédilection sur la douleur : « Il n'y a pas moins de grandeur à souffrir de grands maux, remarquait Tite-Live, qu'à faire de grandes choses. » — « C'est un grand malheur, observait Cicéron, de n'avoir pas éprouvé de peines. » — « La journalière rend ferme le vase du potier, dit l'Écriture, et la douleur l'âme du juste. » — « Le bonheur, dit le Livre de la Sagesse, fait des monstres, et l'adversité fait des hommes. »

Qui n'a senti son être accru après la douleur ? L'homme ne sait pas la valeur du secret qu'il porte ici-bas. La prière n'a un si grand empire sur Dieu que parce qu'elle est faite dans la douleur de cette vie.

Ah ! les saints, puis au-dessous d'eux, les hommes de génie, les poètes, les artistes, peuvent être considérés comme les enfants gâtés de la douleur.

La douleur produit les saints, parce qu'elle ramène du monde beaucoup d'âmes que les circonstances de fortune, de naissance ou d'affection y auraient sans doute trop attachées...

La douleur produit des héros, parce qu'elle ramène de ses mystérieux champs de bataille des âmes fermes et généreuses.

La douleur produit des hommes de génie et des poètes, parce qu'elle fait descendre l'homme dans son âme plus avant qu'il n'y serait jamais allé de lui-même.

La douleur forme des familles remarquables, et toutes ces personnes révérées qui deviennent le trésor de ceux qui les entourent. Il semble que la douleur soit la source de toute profondeur dans le caractère et dans l'esprit. Elle fait atteindre aux sentiments une réalité à laquelle, ici-bas, l'amour seul ne serait pas arrivé. Rien n'est tel que la douleur pour chasser la légèreté, éteindre l'indifférence, donner son prix à la sagesse et à tout ce qui vient du cœur. Ne confiez que peu de choses aux personnes qui n'ont pas souffert.

* * *

Bornons-nous à ces pensées et demandons à Dieu, chaque jour, que la douleur trempe notre Roi, qu'elle en fasse un héros et un saint. Dans une Europe qui court au-devant de graves et profonds bouleversements, où la Belgique risque d'être le jeu d'événements qu'elle ne peut que subir, un Roi fixé dans l'essentiel par la douleur, détaché de bien des choses et voyant plus clairement encore l'intérêt de son pays, un Roi dont la douleur a accru le prestige et qui, en offrant cette douleur pour le bien de son peuple, a groupé autour de lui des sujets plus aimants et plus unis, un tel Roi sera d'un secours inappréciable pour une Belgique menacée dans son existence même. A ce Roi, Belges qui souffrons de sa souffrance et qui pleurons avec lui, apportons désormais une collaboration plus spontanée et un concours plus généreux. Querelles linguistiques, luttes des partis : que ces éléments de la vie intérieure belge soient, dorénavant, davantage dominés par la conscience et par le souci du *national*. Que l'âme commune forgée par des siècles de communauté, et que les Belges ont à nouveau senti vibrer en eux, ces jours-ci, se dégage de plus en plus de tout ce que les passions politiques et raciques ont accumulé d'équivoques et de malentendus, pour s'épanouir en un patriotisme qui, de la mer aux Ardennes, apprécie le bienfait qu'apporte le royaume de Belgique aux Flamands et aux Wallons qui le constituent.

Oui, ne cessons de prier Dieu afin qu'Il daigne assister et bénir Celui en faveur de qui Sa Providence — dont les desseins sont impénétrables et les voies mystérieuses — ne suspendit pas par un miracle le jeu des lois naturelles et n'empêcha pas l'accident meurtrier et l'immense souffrance qu'il causa. Qu'Il lui donne la force d'être ce que son peuple, ce que les enfants royaux, ce que la reine Astrid, son épouse bien-aimée, attendent de lui...

DESCLÉE DE BROUWER ET Cie
Rue des Saints-Pères, 76bis. PARIS (VII^e)

VIENT DE PARAÎTRE :

« LES ILES »

STANISLAS FUMET

Mission de Léon Bloy

Un volume de 377 pages et 10 illustrations hors texte. 20 fr.
Ouvrage définitif sur un homme de génie si discuté de son vivant, mais dont la gloire ne cesse de grandir et dont le rayonnement s'étend à l'élite du monde entier.

RENÉ SCHWOB

Capitale de la Prière

LOURDES

Nouvelle édition revue et corrigée de cet ouvrage qui suscita un si grand intérêt.

Un volume, 2^e édition, 6^e mille. 15 fr.
« Très beau livre qui réalise cette merveille de nous donner de l'inédit sur la cité des Invalides », *Les Etudes*. H. DU PASSAGE.

Thomas More

par DANIEL SARGENT

Traduction de MAURICE ROUINEAU.

Un volume in-8° écu de 349 pages, 4 illustrations. 18 fr.
C'est la meilleure étude qu'ait inspirée la mémoire de Thomas More, ce merveilleux humaniste que l'Église vient de canoniser.

« TEMPS ET VISAGES », Nouvelle série.

Anne de Gonzague

Princesse Palatine

1616-1684

par L. RAFFIN

Essai biographique en marge d'une Oraison funèbre de Bossuet. 20 fr.
Un volume in-8° de xvi-380 pages et 11 illustrations.
Une grande politique ! Une grande pénitente !

Regina... Mater...

Regina... Mater...

Ces titres que la piété mariale égrène au fil des litanies, Astrid de Belgique les a fait resplendir mieux que les feux du diadème.

Rien ne la préparait, semble-t-il, aux marches du trône. Mais le privilège des grandes âmes est de se hausser à la mesure des grands destins. Et puis, il y a la vertu dynastique. Le manteau royal convenait à ces jeunes épaules qu'on eût cru promises aux simples robes claires des filles de son pays.

Car elle venait d'un lointain pays, celle que les poètes baptisèrent, il y a neuf ans, la Princesse lointaine. On disait aussi la Princesse des Neiges, fille du Prince Bleu. Oui, tout était légendaire et merveilleux dans des « enfances » que nous relirons désormais comme on relit un conte de Selma Lagerlöf! Des lacs d'argent et des cygnes sur le lac, des bouleaux givrés, les sapins qui couronnent le fjord... Et de songer à ces blanches croisières que les amoureux emmitouflés font vers le soleil de minuit!...

Un jour, un Prince jeune et fier s'embarqua pour le pays des cygnes. Ce fut, dans l'intimité d'un bonheur qui craint de trahir son secret, la plus lumineuse des idylles. Philippe de Réthy, héritier présomptif de Belgique, aimait de toute sa foi, pour l'avoir rencontrée dans l'éclat de sa simple jeunesse, la fille du Prince Bleu, Astrid au prénom d'étoile. Nulles fiançailles ne furent plus discrètes. Un Prince de sang royal aidait la mère de celle qu'il aimait à repeindre la grille du jardin d'été; il mettait lui-même les lettres à la poste, partageait les promenades, les plaisirs et les joies d'une famille qu'il considérait déjà comme la sienne, et, dans l'espoir des lendemains dynastiques, avec ce sens des responsabilités qui fait les rois, le futur Léopold III donnait à celle qui serait notre Reine ses premières leçons de français.

On a conté si souvent l'arrivée dans le port d'Anvers, pavoisé comme aux plus beaux jours, du navire blanc qui portait toutes les promesses de bonheur! Au vitrail où les imagiers fixeront demain la légende, une scène reproduira le baiser des fiancés sur la passerelle qui les réunit. Dès ce matin, dès ce baiser, Astrid avait conquis son peuple. « Comme elle est belle! » répétions-nous avec ferveur, avec fierté. Car nous avions cette fierté ombrageuse et ravie de posséder désormais parmi nous la plus belle, la plus délicieuse des princesses.

Mieux que belle, Astrid était bonne. Son salut — ce geste de tout le bras et de la main qui se tend et s'arrondit, comme pour donner et pour faire accueil — créa le bonjour inimitable dont nous nous sentirions, à chaque rencontre, réchauffés. La Belgique, saturée d'héroïsme et de gloire, avait trouvé une fée de printemps. Il faut croire aux symboles. Sur nos drapeaux où le deuil et le sang assombrissaient l'or des triomphes, toute cette flamme qui « croise » tout ce bleu, quelle note claire!

Et puis, Astrid perpétua, pour notre orgueil, la race de nos rois. Au foyer tendrement uni, doucement heureux, deux têtes blondes furent les bijoux de la couronne. Joséphine-Charlotte était ardente et vive; Baudouin, plus grave, moins rieur, semblait porter déjà l'héritage d'un grand nom.

Regina... Mater...

Ce fut alors qu'Astrid se révéla : dans sa maternité comblée. Le peuple de chez nous a le sentiment très sûr des vertus fortes qui planent au-dessus des berceaux. Il avait adopté la Princesse lointaine. Il allait adorer la maman proche de son cœur. On avait rencontré, sous les arbres de l'avenue Louise, le long de la digue ostendaise, dans les allées du parc de Ciergnon, la duchesse de Brabant qui poussait elle-même la voiture de son dernier-né. Du coup, la nursery devint centre d'amour. Autour des petits lits blancs sur lesquels se penchait, chaque matin et chaque soir, le sourire adorable d'une mère, toutes les bonnes gens de toutes nos bonnes villes, toutes les mamans du pays montèrent une garde jalouse. Il y a, certes, un sentimentalisme vulgaire : c'est celui qui cherche à s'étaler, à se donner en spectacle. Mais rien n'était plus spontané que l'affection des Belges pour leurs jeunes Princes. Une simplicité souveraine avait mérité la confiance des plus humbles. Et l'on aimait à rappeler quelle mère admirable avait été, pour le roi Albert, la comtesse de Flandre. L'ascension du fils n'avait-elle pas été préparée dans le secret des conseils maternels?...

Regina... Mater...

Oui, la princesse Astrid, éducatrice de ses enfants, devait les enseigner dans les voies de l'honneur, dans les traditions de celui-là, le grand-père, dont elle faisait la joie! Rien ne manquerait donc à l'imagerie du vitrail puisque, sur l'automne glorieux, fleurissait une rose des neiges, puisque le héros n'avait qu'à se pencher sur la fée pour lire, dans ses yeux maternels, les promesses de pérennité.

... Et ce fut la tragédie de Marche-les-Dames.

Au lendemain d'un choc qui l'avait comme révélée à elle-même, la Belgique s'était reprise à espérer. Avec un loyalisme d'autant plus ardent qu'il venait de traverser l'épreuve du feu, tout un peuple acclama Léopold III et la jeune Reine.

La reine Astrid, dans ses voiles de deuil, portait, une troisième fois, le fardeau dynastique. Mais aussi, quand il naquit, le petit prince Albert de Liège, quelle explosion de joie, quel rayon de soleil sur la crypte, quel symbole émouvant de la tradition qui ne meurt pas!

... Nous l'avons conduite au tombeau. La pierre est refermée. Notre cœur, encore tout éperdu. Dans l'abattement de la souffrance, dans la stupeur des premières révoltes, on a pu rapprocher de la mort tragique d'Albert le Grand la mort tragique d'Astrid la Bien-Aimée, comme si ces deux deuils successifs sanctionnaient un pacte avec le malheur. Laissons accuser le Fatum ceux qui pleurent sans espérance. Il y avait, en février 1934, un héros tout nimbé de gloire. Il y a, en 1935, une jeune maman radieuse que les Anges ont conduite en Paradis : « *In Paradisum deducant te Angeli!*... » Fixée dans son éternelle jeunesse, la reine Astrid continue de sourire à chacun de nous.

La Belgique pleure. Elle n'oubliera pas de prier. Astrid de Belgique — et ce fut, pour tout son peuple, une joie très douce — s'était convertie au catholicisme. Non par entraînement

sentimental. Ni par raison d'Etat. Mais parce qu'une méditation attentive et sûre des problèmes religieux avait soumis sa raison avant d'incliner son cœur.

Ce fut le miracle de la foi : de transfigurer les funérailles. On eût pu redouter qu'elles fussent implacables, sous la chape d'un ciel fermé. Il n'en fut rien. Le soleil d'un matin bleu tendait la ville d'un immense pavois de Suède. De l'avoir vue embaumée parmi les fleurs, le peuple avait déjà placé sa Reine dans un au-delà merveilleux tout plein de harpes séraphiques. On priait la morte. Comme on prie une sainte. On la priait pour ses enfants. On la priait pour le Roi. On pensait désormais au Roi. On attendait les réactions du Roi. On espérait, une attitude royale.

Elle fut, cette attitude, la plus royalement humaine. Jamais la Belgique n'oubliera le jeune époux ravagé dans son cœur, meurtri dans sa chair et qui, tout seul, à pied, derrière le cercueil, dicte à son peuple une consigne de volonté.

Pour elle, elle s'en est allée parmi les lys, les glaïeuls et les roses. Cet hommage parfumé avait, lui aussi, la valeur d'un symbole. Et ne dit-on pas que les portes de la nursery resteront, chaque soir, ouvertes, pour que la jeune maman du ciel puisse venir border dans leur petit lit ses bébés chéris de la terre?...

Nous aussi, nous serons visités. Nous ferons accueil au message. Astrid : les lettres de son nom font comme une étoile à six branches. Que, du haut du ciel, cette étoile nous protège! Qu'elle continue d'être pour la Belgique, comme elle le fut pendant une neuvaine d'années joyeuses, force et tendresse, lumière, grâce, beauté!

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège

Les accords anglo-italiens et l'Ethiopie

Notre précédent article sur la question éthiopienne nous a valu un volumineux courrier : de précieuses approbations, mais aussi, comme nous nous y attendions, des critiques. Celles-ci, dont plusieurs étaient courageusement anonymes, me reprochaient, d'une façon générale, d'approuver l'Italie, membre de la Société des Nations, dans ses velléités d'agression contre un autre membre de la Société des Nations. C'était fort mal nous lire, car c'était dans le cadre même de l'organisme de Genève que nous préconisons la solution du problème, par l'application de la théorie des mandats à un membre qui s'était révélé de mauvaise volonté ou incapable dans la réalisation des conditions mises à son entrée dans la Ligue.

C'est dans ce sens que, d'après les plus récentes informations de presse, paraissent s'orienter les négociations diplomatiques actuellement en cours à Paris et nous espérons que les concessions minières et pétrolifères, faites par le Négus à des groupements financiers anglo-américains, ne viendront rien changer à la seule procédure qui puisse sauvegarder la paix.

En effet, ce n'est pas tant du côté de la Société des Nations que surgiront les difficultés, que du côté d'une grande puissance qui, déjà maîtresse de près du quart de l'univers, entend se servir de l'organisme de Genève pour conserver et améliorer sa situation coloniale et empêcher d'autres pays de chercher pour leur surcroît de population un exutoire indispensable.

A en croire la presse officieuse britannique, les propositions faites à la délégation italienne à Paris et déclarées inacceptables par le Duce constituaient pour l'Italie des avantages énormes et inespérés. Cependant ces propositions, qui se limitaient à des concessions de caractère économique en Ethiopie, n'étaient que bien peu de chose si on les compare aux dispositions des traités précédemment conclus entre la France, la Grande-Bretagne et l'Italie au sujet de l'Afrique orientale. C'est pourquoi il n'est pas possible d'étudier le problème sous son véritable aspect, sans examiner les textes juridiques sur lesquels, au cours du dernier demi-siècle, ces trois grandes puissances se sont mises d'accord.

La France, la Grande-Bretagne et l'Italie ont signé entre elles au cours des vingt dernières années du XIX^e siècle une série d'accords relatifs à l'Afrique orientale, accords qui ont été couronnés par le traité de 1906 et confirmés par le très important échange de lettres effectué en décembre 1925 entre M. Mussolini et sir R. Graham.

* * *

Pour trouver la base des accords anglo-italiens concernant l'Ethiopie, il faut remonter aux protocoles du 24 mars et du 15 avril 1891, tous deux signés à Rome par l'ambassadeur d'Angleterre, lord Dufferin, et le président du Conseil et ministre des Affaires étrangères d'Italie, le marquis di Rudini.

Le premier de ces accords fixait la ligne de démarcation des sphères d'influence italienne et britannique au sud de l'Ethiopie. Partant de l'océan Indien, cette ligne longeait le fleuve Giuba jusqu'au sixième degré de latitude-nord (Chisimaio, cédé depuis à l'Italie, restait alors à la Grande-Bretagne), puis le sixième degré de latitude-nord jusqu'au trente-cinquième degré-ouest de Greenwich, que la ligne de démarcation suivait vers le nord jusqu'au point où il coupait le Nil bleu.

Le deuxième de ces accords délimitait la sphère d'influence, plus au nord, par une ligne partant du cap Casar, sur la mer Rouge, pour suivre, à peu de chose près, la frontière actuelle entre l'Erythrée et le Soudan (Kassala, cédée depuis à la Grande-Bretagne, restait alors à l'Italie) et rejoindre le fleuve Atbara en un endroit qui, sur les cartes, était indiqué comme un gué, situé au 14° 52' de latitude-nord. De ce point, la ligne de délimitation de l'influence italienne remontait le cours de l'Atbara jusqu'au Kor Kakamot (Hahamot), d'où elle continuait vers l'ouest pour rencontrer le Kor Lemsan, qu'elle suivait pour atteindre le Rahad; elle remontait enfin cette rivière jusqu'au trente-cinquième degré de longitude est de Greenwich et s'identifiait avec ce méridien, pour rencontrer sur le Nil bleu la ligne de partage d'influence établie au sud par le protocole du 24 mars précédent.

De cette façon, par ces deux protocoles, comme le montre la carte officielle anglaise ci-contre, document irréfutable, la zone d'influence italienne partant du cap Casar, sur la mer Rouge, pour aboutir en un immense arc de cercle aux bouches de la Giuba, sur l'océan Indien, correspondait à peu près à toute l'Ethiopie d'aujourd'hui et englobait le fameux lac Tsana, qui joue un rôle si important dans les préoccupations actuelles de l'Angleterre.

* * *

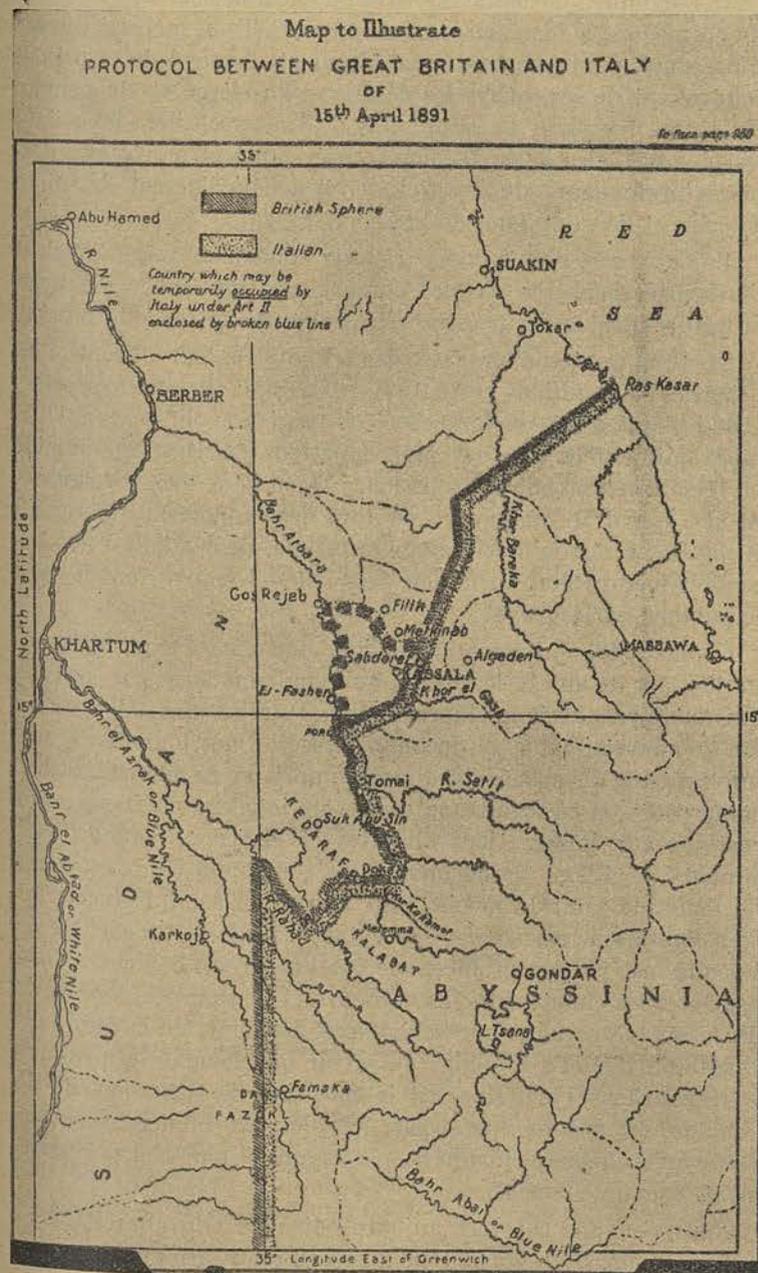
Les accords réalisés, dans la suite, du côté italien, français et anglais avec l'Ethiopie n'ont pas annulé la validité de la délimitation ainsi établie, pas plus que ne l'a annulée le traité signé à Londres en 1906 entre l'Italie, la France et la Grande-Bretagne, respectivement représentées par M. di San Giuliano, par M. Cambon et par sir Edward Grey, pour préciser les zones

d'influence en Afrique orientale. L'article 4, qui peut être considéré comme le plus important, établit l'étendue de ces zones d'influence en obligeant les trois puissances cosignataires à se concerter pour sauvegarder :

a) Les intérêts de la Grande-Bretagne et de l'Égypte dans le bassin du Nil et, spécialement, en ce qui concerne la réglemen-

n'avait en vue que de s'assurer certains avantages et certaines influences dans le Harrar, territoire traversé par cette ligne. Depuis cet arrangement, la France s'est déclarée entièrement satisfaite et n'entend s'opposer en rien à l'influence italienne dans la zone précisée par les protocoles anglo-italiens.

* * *



tation des crues de ce fleuve et de ses affluents, en respectant les intérêts locaux et sous réserve des intérêts italiens, rappelés plus haut;

b) Les intérêts de l'Italie en Éthiopie, en rapport avec l'Érythrée et la Somalie (y compris le Benadir) et, plus spécialement, en ce qui concerne l'hinterland de ses possessions et la communication territoriale entre elles à l'ouest d'Addis-Abeba;

c) Les intérêts français en Éthiopie, en rapport avec le Protectorat français de la côte des Somalis, avec l'hinterland de ce protectorat et avec la zone nécessaire pour la construction et le trafic du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba.

La France avait voulu en 1906 rappeler les réserves faites par elle, en 1894 et en 1895, aux accords italo-britanniques de 1891, mais ses objections tombèrent, à la suite de la garantie donnée par l'Italie et par l'Angleterre à la construction du chemin de fer de Djibouti à Addis-Abeba, du fait que la France

L'échange de lettres qui a eu lieu les 14 et 20 décembre 1925 entre le chef du gouvernement fasciste et sir R. Graham, ambassadeur de S. M. britannique à Rome, montre péremptoirement que l'Angleterre reconnaissait toujours la zone d'influence italienne établie par les susdits protocoles de 1891 et par le traité de 1906. Par ces lettres, l'Angleterre demandait et l'Italie accordait appui et assistance près le gouvernement abyssin pour obtenir une concession permettant de construire un barrage à l'issue du lac Tsana, ainsi que le droit d'établir et d'entretenir une route pour automobiles, destinée au transport du personnel, des approvisionnements, du matériel, etc. entre la frontière du Soudan et le barrage projeté.

Il était clairement spécifié dans ces lettres que cette concession était faite à l'intérieur de la zone d'influence italienne. En échange, le gouvernement britannique s'engageait à soutenir l'Italie pour la construction d'une ligne de chemin de fer allant, au travers du territoire éthiopien, de la frontière de l'Érythrée à celle de la Somalie et se déclarait prêt, dès que les concessions pour le barrage du lac Tsana et pour la construction de l'autostrade auraient été obtenues, à confirmer à nouveau « une influence économique italienne dans l'ouest de l'Abyssinie et dans tout le territoire que traverserait la ligne de chemin de fer prévue ci-dessus. »

Cette déclaration officielle de l'ambassadeur d'Angleterre à Rome revêt une importance capitale du fait qu'elle a été faite deux ans après l'admission de l'Éthiopie dans la Société des Nations. Elle implique donc, au point de vue juridique, que l'Angleterre continuait à reconnaître la validité du traité de 1906, que ce traité était donc toujours en vigueur et que, de l'aveu même du gouvernement britannique, il n'était pas aboli par l'article 20 du Pacte de la Société des Nations. Cet article 20 stipule en effet que « les membres de la Société reconnaissent, chacun pour ce qui le concerne, que le Covenant abroge toutes les obligations ou ententes conclues entre eux, incompatibles avec ses termes, et s'engagent solennellement à ne pas en contracter de semblables dans l'avenir ».

Il est ainsi évident, en dépit de l'avis de certains juristes, qui ont perdu de vue les termes des lettres échangées en décembre 1925 entre le Duce et sir R. Graham, que tous les engagements antérieurs entre l'Angleterre et l'Italie subsistent. Il ne s'agit donc pas, en l'occurrence, de concéder à l'Italie des lignes de chemin de fer et des zones d'influence... Ces zones d'influence lui sont reconnues depuis plus de quarante ans!

* * *

C'est donc à la lumière d'un demi-siècle d'activité diplomatique et d'accords internationaux qu'il faut examiner le problème éthiopien. On constate, au cours de cette période, que chaque fois que les trois grandes puissances occidentales ont dû s'occuper de l'Abyssinie, elles n'ont jamais pu la considérer comme un Etat civilisé et complètement indépendant, mais bien comme, ce qu'on appelle en droit civil, un *minus habens*, un mineur ou un incapable, qui ne peut se passer de curateur ou de tuteur. Il est donc nécessaire que ces trois puissances maintiennent sur l'Abyssinie leur part d'influence, ou même, disons-le clairement

leur protectorat. A ce point de vue, l'entrée de l'Ethiopie dans la Société des Nations n'a rien changé à la situation; les essais faits plus ou moins de bonne foi, par le Negus, pour abolir l'esclavage et pour établir sur tout le pays l'unité de gouvernement avec des institutions politiques et juridiques et un développement économique équivalents à ceux des pays civilisés, ont échoué misérablement. L'Ethiopie n'a donc pas rempli les conditions que lui imposait d'une façon inéluctable son admission dans la Société des Nations. Il faut que celle-ci avise aux moyens de mettre cet Etat à même de remplir des obligations qu'il s'est révélé incapable de réaliser par lui-même et le système du mandat paraît tout indiqué à ceux qui veulent sincèrement que la Société des Nations remplisse dans le monde entier sa mission civilisatrice et pacificatrice.

L'étude de l'histoire diplomatique de l'Ethiopie depuis un demi-siècle nous révèle également la solidarité qui s'y est établie par voie d'accords internationaux entre les trois grandes puissances occidentales, qui ont, en Afrique comme en Europe, des intérêts fondamentaux au maintien de l'équilibre et qui, de ce fait, tiennent en main les destinées du monde. Puissent-elles s'en souvenir et trouver une solution tenant compte à la fois des intérêts légitimes de l'Italie en Afrique, de l'avenir de la Société des Nations et de la paix!

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

Fra Jacopone da Todi

« En 1847, je revenais d'une mission littéraire en Italie, assez heureux pour rapporter des documents inédits qui intéressaient l'histoire des temps barbares. Mais avec ces rares épis, j'avais cueilli quelques fleurs de poésie, comme le liseron mêlé au blé mur. C'étaient des vers détachés d'un manuscrit du XIII^e siècle, des chants qui après avoir passé par les lèvres de plusieurs générations sont tombés dans un injuste oubli. C'étaient des recueils de légendes que le voyageur lettré dédaigne d'acheter aux foires, mais qui édifient les paysans. » Ainsi commence un délicieux livre intitulé : *Les poètes franciscains en Italie au XIII^e siècle*, par A.-F. Ozanam. Les fleurs dont il parle, ce sont les *Fioretti* de saint François et les poésies de Fra Jacopone da Todi.

Et il continue en évoquant le singulier renouveau dans tous les arts italiens qui suivit la prédication de saint François d'Assise et la fondation des deux grands ordres frères, les Mineurs et les Prêcheurs. Ce n'était certes pas le but poursuivi par les deux grands fondateurs, but essentiellement fait de réforme spirituelle, de retour dans le plan divin, but tellement identique que Dominique, dit la légende, eut un jour la velléité de joindre ses fils à ceux de François. Mais ce renouveau artistique, qui n'était qu'un réveil de l'esprit de beauté, était implicitement contenu dans l'idée même de la réforme, car, dit Ozanam, « n'est-il pas juste que la Providence tienne compte de l'art en ses conseils si l'art est un moyen de faire l'éducation de l'homme, de civiliser la société et d'honorer Celui qui est parfaitement beau, comme il est bon et vrai? » Les deux ordres ont évolué chacun suivant ses tendances, mais gardant tous deux le même esprit qui les marque comme des frères; et s'il est au paradis des zones d'attraction particulière, je compte bien y retrouver un jour, sous l'œil paternel des saints Benoît, Bonaventure et Thomas

d'Aquin, avec Fra Giovanni da Fiesole et Fra Jacopone da Todi qui l'un de sa plume et l'autre de son pinceau ont si bien su traduire, pour renforcer nos foies et nos espoirs, les « danze d'amore » et les « ballate del paradiso ».

Ozanam cite ensuite les poètes, premiers disciples de saint François, qu'il étudiera dans son livre : saint Bonaventure, frère Pacifique, Jacomino da Verona. « Enfin vient le plus grand de ces poètes, le bienheureux Jacopone da Todi, méprisé comme un insensé, puni comme un malfaiteur et, du fond de sa prison, foudroyant de ses satires les désordres du clergé et du peuple. En même temps, il ne craint pas de traiter en vers les points les plus difficiles de la théologie chrétienne; et arrivé aux dernières profondeurs du mysticisme, il a déjà l'accent de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. »

J'ajoute que des travaux récents ont bien mis en valeur l'influence qu'exerça sur la plupart des mystiques espagnols la lecture assidue des poésies spirituelles de notre vieil Ombrien.

Et Ozanam terminera ses deux chapitres sur Jacopone en disant : « Nous aurions voulu tirer de l'oubli la figure de ce poète... tout brûlant d'amour de Dieu et de passions politiques (uniquement alimentées par des préoccupations spirituelles), humble et téméraire, savant et capricieux; capable de tous les ravissements quand il contemple, de tous les emportements quand il châtie; et lorsqu'il écrit pour le peuple, descendant à des trivialités incroyables, au milieu desquelles il trouve tout à coup le sublime et le grave. »

Depuis 1848, où le grand catholique que nous verrons, j'espère, un jour sur les autels, le révélait au monde moderne par un coup qui dut bien ahurir quelques Joseph Prudhomme, Jacopone a été de nouveau oublié ou incompris jusqu'à nos jours. Le grand universitaire d'Ancona n'y a rien compris et ne pouvait rien y comprendre; il en a fait une espèce de jongleur de Dieu, poète rustique aux imaginations obscures et bizarres. Comme l'écrit Giuliotti : « L'âme de Jacopone fascinée par la Croix est sœur de l'âme de saint François. Mais ce qui en saint François est transfiguration, ravissement et extase dans une atmosphère de sérénité est parfois en Jacopone fureur, ivresse et délire. Voici peut-être les chants difficiles, obscurs et contournés dont parle d'Ancona. Si ce n'est que ce juif pas méchant, de culture universitaire, n'était pas obligé de savoir que lorsque le mystique veut exprimer l'ineffable, sa langue par le débordement de l'amour est presque paralysée; et alors la lumière surabondante qu'il a reçue se manifeste par rayons et par éclairs, violemment, comme elle peut. »

Nous pouvons conclure aujourd'hui avec Giovanni Papini : « Nous sommes désormais tous d'accord pour dire que Jacopone est un grand mystique, parfois un grand poète et presque toujours un docte poète. La tentative du juif d'Ancona de le représenter comme un chanteur d'histoires populaires, un jongleur de Dieu, quelque chose entre le bouffon de foire et le malade de monomanie religieuse, a fait faillite. Ceci, non par le mérite d'autres monomaniaques, mais de vrais et diplômés professeurs tels que Novati, Gottardi, Parodi, Casella. *Nous sommes revenus avec un plus important appareil de preuves, à l'opinion de Frédéric Ozanam, premier et véritable révélateur de la grandeur de Frater Jacopone.* »

Aussi dans les brefs commentaires qui encadrent mes traductions on ne s'étonnera pas de me voir piller sans vergogne ce travail primordial que je voudrais voir réimprimer tout entier. Tout ce que le lecteur trouvera entre guillemets, sans référence, en est extrait comme un hommage de ma reconnaissance et de mon admiration.

Mais qui était donc ce Fra Jacopone? L'auteur du *Stabat*, Ser Jacomo, de la noble famille des Beneditti naquit à Todi, probablement en 1230; peu de temps auparavant, saint François s'endormait dans le Seigneur, non loin de là, à Assise (4 octobre 1226). Todi est aujourd'hui une délicieuse cité au confluent du Naja et du Tibre, qui se silhouette au sommet d'une colline, comme la plupart des bourgs et des villages de cette belle Ombrie verdoyante, pour moi parsemée de si chers souvenirs. Montant à pied par l'une des deux routes (pour connaître l'Ombrie, il faut la « faire » à pied), vous franchissez la triple enceinte cyclopéenne, romaine et médiévale, vous voyez en passant la longue « scalinata » qui monte à l'église de San Fortunato, où vous retrouverez les reliques de Jacopone, et vous débouchez soudain dans une place rectangulaire, bordée de vieilles maisons et de palais antiques, au fond de laquelle s'inscrit la cathédrale. Là, pour peu que la chaleur du « solleone » ait fait le vide, vous vous trouvez comme reporté en arrière et vous verriez sans étonnement sortir des habitants en costumes du XIII^e siècle ou le somptueux cortège du gonfalonier descendre les degrés extérieurs du palais communal. Mais en 1230 Todi était une puissante cité « rangeant sous son gonfalon une armée de trente mille fantassins et de dix mille chevaux; quatorze châteaux lui assuraient l'obéissance des campagnes voisines ».

C'est là, au milieu de toutes les passions et des rivalités qui agitaient alors les turbulentes républiques italiennes (rappelez-vous François combattant pour Assise contre Pérouse), que le petit Jacques passa son enfance, assez rude si on en croit ses vers. (Voir la laude : O vie pénible...)

Puis il dut s'expatrier pour étudier le droit, probablement à la fameuse faculté de Bologne, et l'on verra comment Jacopone décrit dans le même poème sa vie d'étudiant, ses prodigalités peu favorisées par son père, ses querelles, son initiation au monde. Ce sont bien « les habitudes de ces turbulents écoliers de Bologne qu'on voit toujours en armes, défiant les magistrats, battant les archers de la commune, et poussant si loin la passion du luxe qu'il fallut des défenses réitérées pour abolir la coutume de célébrer les examens par des banquets et des tournois... Mais quand Jacomo de Benedetti, promu au doctorat, eut été, selon l'usage, promené en robe rouge, à cheval, précédé de quatre trompettes de l'Université, des pensées plus sérieuses l'occupèrent et son nouveau titre le mit en mesure de réparer bientôt les brèches faites, comme il le dit, au coffre-fort paternel... Chez les Italiens du XIII^e siècle, après au gain et processifs, comme les vieux Romains, un jurisconsulte de quelque renom ne paraissait pas sur la place publique sans un nombreux cortège de clients. Jacques, revenu dans sa ville natale, poursuivit la fortune avec plus d'habileté que de scrupules; et patronnant les affaires de ses concitoyens, il eut bientôt rétabli les siennes. A tant de prospérité il crut avoir ajouté le bonheur véritable. Lorsque, entre toutes les jeunes filles de Todi, il se fut choisi une compagne parfaitement belle, avec tous les dons de la richesse de la naissance et de la vertu ». Elle s'appelait Monna Vanna dei conti di Coldimezzo. « Mais c'était là que l'attendait un de ces coups terribles qui forcent les hommes à se souvenir de Dieu. »

En 1268 (il avait 38 ans), dans une fête publique, une estrade s'écroula où sa femme avait pris place. Grièvement blessée, celle-ci fut emportée par son mari éperdu jusqu'à leur maison, où elle mourut peu de temps après. Mais en la dévêtant, Jacques s'aperçut, pour la première fois, que sous les riches brocarts la sainte femme portait un cilice. « Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesses de l'opulence, la certitude, enfin, d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice frappèrent le jurisconsulte comme d'un coup de foudre. Le bruit se répandit que

l'excès de la douleur venait de déranger ce grand esprit. Après quelques jours d'une morne stupeur, il avait vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres; on le rencontrait couvert de haillons, parcourant les églises et les rues, poursuivi par les enfants qui le montraient au doigt, et l'appelaient Jacques l'insensé, Jacopone. »

En réalité, Jacopone était loin d'être fou. La douleur, que Dieu envoie à ceux qu'il aime, pour les faire réfléchir et les élever à Lui, avait changé son âme et « sous les égarements du désespoir il cachait les premiers transports d'une pénitence héroïque ». Comme l'écrit Papini, il avait compris que « pour obtenir tout, il est tout à fait raisonnable de concéder le peu que nous avons, pour une félicité pleine, haute et perpétuelle, ineffable, d'accepter une courte veille de souffrances et de renoncement corporel... La folie de Jacopone est donc, dans un sens élevé, ironique : ce n'est pas lui qui est fou, mais bien ceux qui croyant à la divinité vivent comme s'ils croyaient seulement au monde. Fou serait le mondain athée qui vivrait ascétiquement; mais plus fou encore le chrétien qui vit selon le monde. » Il est probable, ajoute Papini, s'appuyant sur son expérience personnelle, que le dépouillement du vieil homme ne se fit pas en un jour, et Jacques lui-même s'accuse, à quarante ans, donc deux ans après sa conversion, d'un certain illogisme. C'est le « video meliora proboque » du vieil Horace, mais sans doute avec une humilité et un ferme propos que n'avait certes pas l'aimable et indolent épicurien...

Au vrai, Jacopone menait une vie de dure pénitence. « La pensée de la mort ne lui laissait pas de repos; il demandait la paix aux livres saints, qu'il lut d'un bout à l'autre » et ses vers montrent, quoi qu'en ait dit De Sanctis, qui semble peu compétent en la matière, aussi bien un théologien très averti qu'un mystique très avancé dans les voies de l'ascèse. « Il apprenait à expier par la pauvreté volontaire les délices de sa première vie et, en retour des applaudissements qu'il avait trop aimés, à chercher l'humiliation, le mépris, les huées des enfants. Il apprenait à réparer le tort d'une éloquence trop souvent prêtée à l'injustice des hommes en les instruisant désormais. »

Mais, logique comme un juriste, il poussait jusqu'au bout les conséquences de sa nouvelle conception de la vie, et impétueux comme il le fut toujours, il exagérait volontairement les outrances de sa folie apparente. Il savait d'ailleurs s'en servir, car au cours de ses pérégrinations il lui arrivait souvent de faire tout d'abord une « grande folie », puis, quand le moment lui semblait arrivé, il se mettait à prêcher sur l'humilité et la pénitence ou improvisait ses laudes débordantes d'amour à la gloire du Christ ou de la Vierge ou déchaînait d'amères satires contre les vanités et les mensonges du monde; et tout cela était direct pour le peuple qui l'écoutait parler dans son dialecte todin, si âpre et si savoureux.

De toutes les histoires qu'on raconte sur sa « folie », gardons seulement celle-ci, qui traduit bien le fond de sa pensée : Un de ses parents le prie au marché de porter à sa demeure une paire de poulets qu'il vient d'acheter. Jacopone, incontinent, va les porter sur la tombe de famille. Puis, aux reproches virulents du cousin, lui répond : « Quelle demeure est donc la vôtre sinon celle que vous habiterez pour toujours ? »

Et pendant dix ans Jacopone mena une vie errante de misère et de prédication, d'étude aussi, nous l'avons vu. Mais au bout de ce temps, « il comprit le danger d'un genre de vie trop indulgent pour la fougue de son caractère et pour l'indiscipline de son esprit ». Voulant arriver à réaliser son grand désir d'anéantissement, cette « nichilità » que de singulières incompréhensions ont comparée à je ne sais quel nirvâna pathéistique, il voulut renoncer à la seule apparence qui lui restait de sa vie mondaine,

sa liberté. Il était déjà tertiaire franciscain, il voulut être admis parmi les Frères Mineurs.

On conçoit facilement l'anxiété du pauvre « Gardien » de Todi à l'idée de recevoir parmi ses frères ce pauvre insensé. Et pourtant il passe au milieu de ses inventions bizarres une telle flamme d'amour divin qu'il est permis de se demander si on le connaît bien : Est-ce un fou ou un saint? Il le renvoie d'un jour à l'autre, jusqu'au moment où le fin humoriste, voulant arriver à son but et dissiper les préventions dont il était bien un peu responsable, lui apporte froidement deux pièces de vers, l'une en latin, l'autre en todin. « La prose latine n'avait rien qui la distingue des exercices de l'école et manifestait déjà un esprit fort sensé; mais le cantique dont elle était accompagnée étincelait de verve. Une originalité hardie, quelquefois triviale (et pourquoi pas?), y éclatait sous un dialecte rustique (mais de quelle saveur!) sous un rythme choisi pour les oreilles du peuple. La douleur et la solitude, ces deux grandes maîtresses du génie (et de l'ascension spirituelle), avaient fait du jurisculte un poète ». C'est la troisième laude de ce recueil : « Or, oyez tous une folie. »

« Après la lecture de ces vers, les Frères Mineurs ne craignirent plus d'ouvrir leurs portes à Jacopone : ils reconnurent que sa folie était celle de saint François lui-même, lorsqu'aux premiers jours de sa pénitence, on le voyait, comme un insensé, pourchassé à coups de pierres sur les places d'Assise, ou qu'on le rencontrait dans la campagne, tout en pleurs parce qu'il songeait à la mort du Christ. »

* * *

Désormais, Jacopone va avoir vingt ans de vie à peu près réglée, de 1278 à 1298, entre quarante-huit et soixante-huit ans. De cette période datent sans doute la plus grande partie de ses « laudes », bien qu'il soit impossible d'en esquisser même la chronologie. De ses séjours nous savons peu de chose. Son port d'attache était, à Todi, le couvent contigu à San Fortunato, mais en 1288 nous le voyons « dans l'entourage du cardinal Bentivenga, évêque d'Albanó, chargé de poursuivre en cour de Rome une négociation difficile, où il étonne ses compagnons par sa patience ». C'est qu'il poussait l'humilité franciscaine, et d'ailleurs chrétienne, jusqu'à ses extrêmes conséquences, l'humilité que saint Thomas d'Aquin définit : la véritable connaissance de soi-même. « Mais celui qui se connaît se voit méchant, il se juge donc haïssable, il veut donc être haï; et dès lors périssent dans leur germe l'orgueil, l'envie et la colère. » Cette admirable « haine de soi-même » est l'un des deux boucliers dont il se dit armé, l'autre étant l'amour du prochain. Et cela va se fondre dans le plus éperdu des amours, l'amour de Dieu, dont la forme la plus réalisable et la plus sensible pour notre pauvre humanité est l'amour d'adoration pour la personne du Christ, mort sur la Croix pour nos péchés.

Les moyens pratiques pour arriver à cet état sont les pratiques de pénitence : amour de la pauvreté; non pas seulement abandon des richesses et amour du dénuement, mais désir de renoncement à tout, rejoignant la suprême humilité, dans cet anéantissement devant Dieu qui n'exclut pas le libre arbitre, mais au contraire le présuppose; amour des peines, des épreuves, des humiliations et même des maladies; amour de la chasteté, enchaînement total des sens qui conduit à l'affranchissement total de l'âme. Mais il eût été bien mauvais disciple du « Poverello » s'il n'avait pas échappé tout naturellement à « ce reproche injustement adressé au mysticisme chrétien d'avoir serré les liens de la nature humaine jusqu'à l'étouffer ». Il aime autant la nature et même tout ce qui est bon et naturel dans l'homme, tout ce qui n'a pas été déformé par le péché originel. De ses sens

eux-mêmes il fait autant de portes devant lesquelles l'assiège le divin amour; et dans la nature il ne voit que raisons d'aimer : « Tout ce qui est au monde m'invite à aimer, bêtes, oiseaux et poissons dans la mer. » Il vit dans une exaltation continuelle, faite d'un élan d'amour vers Dieu; amour est son refrain et même dans ses satires les plus virulentes il n'a de haine que pour lui-même et pour le mal.

Il édifiait de plus en plus ses frères revenus de leur ancienne prévention. « Lui qui avait pâli sur les traités d'Aristote et de Cicéron, comme sur les lois de Justinien, refusait maintenant l'honneur du sacerdoce; il voulait rester frère lai et se réduire aux plus humbles services de la maison. Il gardait le nom dérisoire de Jacopone que le peuple lui avait donné. Accoutumé à tous les raffinements d'une vie somptueuse, il jeûnait au pain et à l'eau; il mêlait de l'absinthe à ses aliments. Si par hasard quelques mets moins grossiers avaient réveillé la complaisance de ses sens, il les châtiât par de rudes fatigues. » Nous verrons dans *La Bataille de l'âme et du corps* sous quelle forme vivante et imagée il décrit avec humour les rudes combats qu'il eut à livrer.

« Il semble qu'arrivé à ce point d'anéantissement volontaire, la vie du pénitent de Todi n'ait qu'à finir; et c'est au contraire ici qu'elle recommence. C'est dans le secret de ses guerres intérieures que cette âme intrépide s'était préparée aux luttes publiques où le malheur des temps allait le précipiter, où elle devait pécher par l'emportement de son zèle et se faire tout pardonner par la pureté de ses intentions. »

« Les discussions que Jacopone avait cru fuir en quittant le monde l'attendaient dans l'Eglise et jusque dans la paix apparente du cloître. Au moment où il entra chez les Frères Mineurs, cette grande famille s'était divisée en deux parties. D'une part on commençait à se relâcher de la pauvreté primitive et à demander l'adoucissement d'une règle, écrite, disait-on, plus pour les anges que pour les hommes. » (Cette tendance avait commencé à se faire jour du vivant de saint François, et l'expression est du premier général Frate Elia.)

« D'un autre côté le petit nombre des rigides prétendaient retourner à l'ancienne austérité, en secouant l'autorité des supérieurs, qu'ils trouvaient complices des abus. Les premiers avaient pour eux la possession des dignités de l'Ordre, la gravité d'une vie sédentaire : on les nommait les Conventuels. Les seconds étonnaient le monde par la sincérité de leur pénitence; et comme ils gardaient mieux l'esprit de la règle on les appelait les Frères Spirituels. Ce fut de ce côté que le désir de souffrir et d'expier jeta Jacopone. » Et ce fut l'origine de ses malheurs, ou plutôt du seul malheur dont il se soit jamais plaint, son excommunication.

Nous reviendrons plus en détail sur cette triste histoire à propos des cinq laudes qui s'y rapportent. Tout alla d'abord pour le mieux : l'ermite Pierre de Morrone reçut la tiare en 1294 et prit le nom de Célestin V. Ce saint moine permit aux Spirituels de vivre dans des couvents séparés, suivant la règle primitive, sous des supérieurs de leur choix. Mais au bout de cinq mois, terrifié par les intrigues temporelles de toutes sortes dont il était le centre, et auxquelles sa vie antérieure l'avait mal préparé, Célestin V abdiquait et bientôt montait sur le trône Benedetto Gaëtani, qui devait tout changer. Jacopone était encore à Rome et Wading rapporte ce trait où se montrent déjà ses appréhensions et en même temps son étonnante hardiesse et sa rude franchise. Le pape, troublé par une vision singulière, consulta notre Todino. « Il avait vu, disait-il, une cloche sans battant et dont la circonférence embrassait toute la terre. — Sache Votre Sainteté, répondit le religieux, que la grandeur

de la cloche désigne la puissance pontificale qui embrasse le monde. Mais prenez garde que le battant ne soit le bon exemple que vous ne donnerez pas! »

Jacopone se retira ensuite dans le couvent des Spirituels de Palestrina, fief des Colonna et leur principale forteresse, et ce fut pour son malheur. Car d'une part Boniface supprima les privilèges des Spirituels et d'autre part les deux cardinaux Colonna, pour des raisons temporelles, où l'honneur de l'Eglise n'était au vrai qu'un prétexte, s'insurgèrent, en mai 1296, contre le pape régnant, contestant même sa validité. Or Jacopone se trouva mêlé à cette révolte par l'ardeur de son sincère amour pour l'Eglise et par l'astuce des Colonna qui surent s'en servir, comme plus tard Port-Royal se servit de Pascal dans sa lutte contre les Jésuites.

Ces questions au XIII^e siècle se réglaient les armes à la main. Boniface VIII, en septembre 1298, assiégea et prit Palestrina et le pauvre chanteur fut empoisonné dans ce « carcere duro » qu'il nous décrira avec sa verve habituelle. Il n'en sortit qu'après la mort de Boniface, après plus de cinq ans, relevé de son excommunication le 23 décembre 1303 par le pape suivant Benoît XI.

Physiquement brisé par cet emprisonnement sauvage qui l'avait pris à soixante-huit ans et le relâchait à soixante-treize, il se retira au monastère de Collazone, près de Todi, où il vécut encore trois ans. Il gardait toujours, avec son tempérament impétueux, son immense tendresse pour Dieu et pour les hommes et il écrivit encore quelques-unes de ces laudes les plus belles et les plus enflammées. Et ce fut dans la nuit de Noël 1306, qu'après avoir reçu de son ami Fra Giovanni de la Verna le Corps du Christ, ravi de joie à la pensée d'aller le contempler, qu'il rendit doucement son âme à ce Dieu qu'il avait tant aimé.

« Le souvenir des dissensions religieuses s'était effacé. Il ne restait de Jacopone que la tradition de sa pénitence, l'exemple de l'amour de Dieu poussé par lui jusqu'aux derniers efforts de la nature, et enfin ses cantiques populaires, répandus comme une rosée du ciel sur les montagnes de l'Ombrie. Les ignorants et les pauvres aimaient ce saint homme qui avait chanté pour eux, et ils se pressaient à son tombeau. Jacopone reçut un culte public et fut mis au rang des bienheureux. Il est vrai qu'on ne trouve ni les actes ni la date de sa béatification dans les annales de l'ordre de Saint-François. Mais on voit, en 1596, l'évêque Angelo Cesi élever dans l'église de San Fortunato, à Todi, un monument où il recueillit les restes du saint pénitent : il y fit graver cette inscription en latin : « Ossements du bienheureux Jacopone de Benedetti, de Todi, Frère Mineur, qui s'étant rendu insensé pour l'amour du Christ par un artifice nouveau, trompa le monde et ravit le ciel. »

« Souvent l'esprit de schisme a cherché sa justification dans la conduite des saints qui poursuivirent d'une parole sévère les désordres du clergé, ou que le malheur des temps mit en lutte avec les princes de l'Eglise. Ceux qui remuent toute l'histoire pour trouver des ennemis à la papauté n'ont eu garde d'oublier Jacopone. » (Nous aurons à montrer d'après son propre témoignage combien sont peu fondées certaines accusations d'hérésie qu'on a dressées contre lui.) « Toutefois ce qu'ils voulaient tourner à la confusion du catholicisme fait précisément sa gloire. Rome ne craignit pas de souffrir à ses portes, dans une ville du domaine pontifical, le culte public rendu à cet homme juste, mais trompé. Elle avait puni d'une peine temporelle l'erreur d'un moment. » (Ozanam minimise tout de même ici un peu trop l'acharnement de Boniface contre cet homme droit et saint qui aimait ses ennemis et ne demandait que l'absolution avec le maintien de toutes ses peines. Un tel manque de miséricorde ressemble vraiment à une haine personnelle; c'est l'homme

et le prince, non le pontife qui agit et qu'on a peine à excuser.) Rome permit (mais sous d'autres règnes) qu'on récompensât d'honneurs sans fin une vie de vertus. L'Eglise, en pardonnant les violences de Jacopone, montre une fois de plus qu'elle a sondé jusqu'au fond le cœur humain et qu'elle en a compris les contradictions; car il y a dans le cœur de l'homme un amour sévère, jaloux, incapable de rien souffrir d'imparfait chez ce qu'il aime. Son langage est dur et les étrangers le prennent souvent pour le langage de la haine, mais ceux de la famille savent ce qui se cache de tendresse sous ces emportements.

* * *

Nous connaissons maintenant l'homme; il nous reste à explorer ses œuvres. Mais tout d'abord, comment dans l'âme de ce saint le génie du poète s'éveilla-t-il tout à coup? Jusqu'à sa conversion, le « notario di contratti » n'avait sans doute rien produit, tout occupé de procès et de jurisprudence. En le voyant quitter le monde pour entrer dans le cloître, ses amis devaient penser que cet homme cultivé pourrait tout au plus s'appliquer à des études théologiques et s'adonner à la prédication; rien ne pouvait faire prévoir en lui un poète, bien qu'on en eût déjà vu parmi les Mineurs. Ozanam donne de cette transformation une explication imagée, qui s'adapte merveilleusement à la manière impétueuse de Jacopone. « Cet homme qui se dépouillait ne faisait que se délivrer. La poésie est dans l'âme comme la statue dans le marbre; elle y est captive et il faut qu'elle en sorte. De même que le ciseau fait voler en éclats les couches de pierre sous lesquelles se dérobaient les formes conçues par le sculpteur, ainsi la pénitence, en frappant à coups redoublés sur Jacopone, emportait l'une après l'autre les enveloppes de la sensualité, de la vanité de l'intérêt, qui retenaient l'inspiration prisonnière. »

« Mais encore le Todino avait-il à choisir entre les exemples de ses deux maîtres, entre les chants italiens de saint François et les séquences latines de saint Bonaventure. La séquence, en vers syllabiques rimés, plaisait aux oreilles du peuple par une cadence plus saisissable que la prosodie savante des anciens. Introduite dans l'Eglise dès le temps de saint Augustin, cultivée dans les écoles du moyen âge, elle venait d'atteindre au XIII^e siècle le plus beau moment de sa floraison. Saint Thomas avait écrit d'admirables proses pour la fête du Saint-Sacrement, et le *Dies irae* qu'on attribuait au pape Innocent III faisait gronder ses trophes menaçants sous les voûtes des églises. Jacopone y fit gémir la Vierge désolée et composa le *Stabat Mater dolorosa*. La liturgie catholique n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes; si douce, qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur ». Outre ce chef-d'œuvre, dont l'attribution, après de longues discussions, lui semble définitivement acquise, Jacopone écrivit un autre *Stabat*, celui de la nativité que nous lirons à sa place. Six autres séquences latines sont de plus insérées dans ses œuvres. Mais ce sont ces poésies en langue vulgaire qui nous retiendront exclusivement.

Eliminons tout d'abord une série de « rimes », de « motti » enfilade de proverbes qui s'amènent les uns les autres, plus ou moins naturellement, mais sont l'expression naïve et profonde de la sagesse populaire, telle que Cervantes l'a immortalisée dans la bouche de l'ineffable et prudent Sancho Panza.

Ce qui nous intéresse dans ce recueil ce sont les « laudes » de Jacopone. Rien n'est plus difficile que de les définir, si ce n'est d'en donner une classification; heureusement rien n'est

moins indispensable. La forme est très variable : s'il utilise certains types déjà connus, sirvente, canzone ou ballade, d'autres semblent tout à fait inédits. Il utilise les vers de 6, de 7, de 8 et de 11 syllabes; ce dernier, l'hendécasyllabique, est le vers classique en Italie, comme chez nous l'alexandrin. Il les combine parfois dans des rythmes bien réglés qui donnent nettement l'impression d'ailleurs justifiée par les traditions que ces prières étaient pour la plupart chantées (qui nous en rendra jamais la musique!). Et ce qui confirme cette impression, c'est l'inégalité fréquente qui choque au premier abord le lecteur. Dans une suite d'heptasyllabiques apparaît brusquement un vers de huit syllabes, dont deux étaient manifestement accolées dans le redoublement d'une note normale.

Qui sait même si certaines de ces poésies n'étaient pas en même temps dansées? Jacopone revient plusieurs fois sur cette idée que les élus du paradis se réjouissent en dansant; nous verrons la danse d'amour et la ballade du paradis, et cela semble la traduction d'une pensée habituelle et l'idéalisation d'une coutume populaire : « Que chaque amant qui aime le Seigneur vienne à la danse en chantant d'amour. »

Quant à les classer, j'y renonce : il y a des satires dont les premières sont des confessions personnelles, les autres dénoncent les désordres du peuple et du clergé; il y a des appels à la pénitence sous toutes les formes, depuis les méditations sur la mort et le jugement jusqu'à des dialogues de l'âme pécheresse avec le Christ ou avec la Madone; il y a des poèmes sur les vices, d'autres sur les vertus qui passent insensiblement de la théologie à l'ascèse et se terminent dans des cris d'amour divin et des dithyrambes mystiques que signerait sainte Thérèse. Il y a un véritable traité de mystique. Il y a enfin toute une série de pièces liturgiques dédiées à certaines fêtes en particulier, à celles de notre Mère à tous, qu'il aime d'une affection toute filiale et ardente, comme il convient à un vrai chrétien. Mais ces catégories sont tout artificielles et débordent les unes sur les autres, dans l'impétueuse inspiration de l'amour.

Le style est aussi très divers, souvent élevé, soutenu; souvent éperdu, haletant, avec les répétitions, les essoufflements de l'homme qui se perd dans le face-à-face avec Dieu et qui finit par dire : « Je ne sais où je suis »; souvent aussi trivial et grossier; oh! pas plus que Dante dans certains vers de l'*Inferno*, et Ozanam lui-même lui reproche alors d'avoir du génie mais de manquer de goût. Mais non, il dit bien ce qu'il veut dire et de la façon qui fera le plus d'effet; son langage et son style sont parfaitement adaptés au sujet qu'il traite; s'il dit crûment les choses, c'est qu'il l'a jugé nécessaire et si nous ne supportons pas cette vérité crue, ces « évocations horribles » et ces « images repoussantes », c'est que nous sommes abâtardis par ce que notre orgueil appelle la civilisation. Ozanam compare lui-même l'œuvre de Jacopone, avec ses contrastes heurtés de sombres hideurs et de lumières radieuses, à cet admirable *Triomphe de la Mort* qu'Orcagna a peint au Campo Santo de Pise. Peintres et poètes n'avaient ni les uns ni les autres peur d'exprimer la vérité des choses, parce que cette vérité mène à Dieu.

Concluons, comme l'a fait excellemment G. Papini : « Jacopone fut un très grand poète, le plus grand poète religieux du moyen âge italien, un des plus grands du monde. Atroce et cru quand il veut inspirer le dégoût; acerbé et violent dans l'invective; subtil et profond quand il veut versifier les mystères de la théologie; familier et tout suave quand il représente la Vierge dans la joie et dans la douleur; ivre de volante et dansante passion dans la prière, dans l'invocation, dans le dithyrambe. Une seule chose lui manque, la mellifluité polie qui plaît aux dames distinguées et aux petits professeurs de collège. — Chrétiens, pour l'amour du Christ, pardonnez-lui ! »

Je voudrais encore reproduire les belles pages où Ozanam montre comment Jacopone fut un précurseur de Dante (qui lui a même emprunté, chose amusante, des vers entiers; on ne prête qu'aux riches). Avant l'Alighieri, il a osé « demander à la métaphysique chrétienne non seulement des vérités pour instruire les hommes, mais des beautés pour les ravir; non plus des leçons mais des chants », et il a réussi merveilleusement. Dans ses satires, il l'a précédé en flagellant l'Eglise, ce qu'il aimait le mieux au monde, avec sévérité, mais avec passion, comme Dante le fera, et tant de saints l'ont fait, ne seraient-ce que sainte Catherine de Sienne, saint Bernard ou saint Pierre Damien. Enfin il a abandonné le latin pour un dialecte populaire, et l'on sait que la *Divine Comédie* avait été commencée en latin; on prétend même que Dante eut un moment l'idée de l'écrire en français.

Ceci nous amène à dire un mot de la langue des laudes. Ozanam avance que ce fut par humilité que notre auteur délaissa l'idiome des savants et des lettrés; d'autres, comme Wading, l'avaient dit avant lui. « Comme il avait refusé les saints ordres pour rester frère lai, ainsi il abandonna le latin pour composer, non pas même dans la langue italienne, dans celle que Dante appelle la langue des cours, mais dans le dialecte des montagnes d'Ombrie tel que le parlaient les derniers des laboureurs et des pâtres. » Pour une fois, je me permets de ne pas être de son avis. S'il s'agissait seulement d'humilité, nous n'aurions pas ses séquences latines. Ce qu'Ozanam appelle la langue italienne, la langue des cours, c'était, à cette époque, un toscan un peu raffiné par quelques poètes, comme Guido Guinicelli ou Cavalcanti, et c'est en combinant cette langue avec le dialecte un peu plus vulgaire mais très analogue parlé par le peuple de Toscane que Dante a forgé et fixé cet admirable instrument qui est devenu « la dolce favella », l'italien littéraire. Mais nous sommes en Ombrie et Jacopone veut se faire entendre de tous dans sa province. Alors qu'on me dise quelle langue « vulgaire » il peut choisir, sinon celle que parlent tous ses compatriotes, riches et pauvres, citadins, paysans et montagnards, l'ombrien, et même, dans ses petites particularités, le todino! Pour qui a vécu en Italie et constaté encore de nos jours avec quel plaisir les gens les plus cultivés, se servant normalement de l'italien classique, reprennent dans l'intimité le dialecte provincial, ce choix est tout naturel. Il n'y avait pas au XIII^e siècle d'italien littéraire et tous ces vieux dialectes supplantés depuis, à l'école, par la langue de Dante et de Boccace se sont perpétués jusqu'à nos jours, souvent bien peu changés. Je dois dire ici le plaisir que j'ai à retrouver dans les laudes ces formes pittoresques et savoureuses auxquelles j'ai bien dû m'habituer quand, parcourant à pied les montagnes et les hautes plaines de l'Ombrie, je causais avec les paysans et les bergers, buvant le lait de leurs brebis et partageant avec eux le pain noir et le pecorino.

Mais si l'« umbro » fait le fond de la langue des laudes, Papini a raison de dire qu'en réalité Jacopone écrit en jacobonique; et il le compare à Benvenuto Cellini brûlant son mobilier dans le four où il coulait son Persée, parce que, le bois venant à manquer, l'opération de la fonte allait être compromise; (non content de cela, il jeta dans l'alliage dont le point de fusion ne lui convenait pas toute sa vaisselle d'étain). Ainsi, ajoute-t-il, « l'impétueux Mineur ne trouvant pas sous sa main dans le dialecte natal les paroles aptes à exprimer ses ardeurs d'amant de Dieu ou les subtilités doctrinales de la mystique, recourt au latin, et quand le latin ne suffit pas, à d'autres dialectes, et quand le lexique mental ne répond plus, improvise et fabrique des mots nouveaux, mots à lui, et les jette furieusement à rougir dans la fournaise de l'inspiration jusqu'à ce qu'ils resplendissent comme leurs frères connus. »

Nous sommes donc loin de la prétendue rudesse inculte de cet homme qui dit avoir fait ses délices de Cicéron, et loin du « rozzo volgare umbro » de la légende moderne, de même que nous ne croyons plus à l'ignorance théologique décrétée par De Sanctis et par D'Ancona. Ozanam est mieux inspiré quand il écrit à la fin de son travail : « Jacopone chante dans le dialecte des paysans » (et des citadins, nous l'avons dit) « de l'Ombrie ». « De là l'inégalité prodigieuse » (mais voulue) « de son style, où il porte tour à tour les inspirations de la Bible, les formules de l'école, quelquefois la délicatesse des troubadours, mais bien plus souvent » (pas si souvent) « la grossièreté des chevriers et des bûcherons. Mais de là aussi » (là j'applaudis) « ces nouveautés de langage, ces alliances de mots, ces figures que n'aurait jamais trouvées le poète d'une société plus polie et moins naïve. On chemine pour ainsi dire à travers ses poésies, comme à travers les belles montagnes qu'il habite; on y foule des herbes épineuses, mais qui en se brisant sous le pied exhalent un parfum inconnu aux gens de la plaine. »

Avant de livrer ma traduction au lecteur, je dois lui faire ma confession et implorer son indulgence, qu'il soit Français ou Italien, car l'Italien verra plus aisément les insuffisances de mon travail et le Français, tout en comprenant mieux les difficultés, en sentira surtout la rudesse.

Ozanam, après avoir évoqué le Pianto della Vergine, ce récit dialogué de la Compassion de Notre Mère, qu'on ne peut relire sans pleurer, écrit : « Il faut lire dans leur langue ces chants dont on ne peut traduire ni la mélodie musicale, ni la grâce enfantine. » Hélas! ce que cet érudit, ce poète et ce saint déclarait impossible, moi chétif et pécheur, j'ai tenté de le réaliser. Mais quand, dans une opération chirurgicale, on se heurte à une difficulté en apparence insurmontable, au lieu de trancher dans le vif, on attaque de biais et peu à peu, au milieu des adhérences on trouve le bon plan de clivage et on arrive à ses fins, c'est-à-dire qu'on termine l'opération sans tuer son malade; c'est à ces ruses qu'on connaît le bon ouvrier. J'ai donc rusé, mais j'avais des modèles.

Evidemment, traduites en prose et encore plus en vers, ces « laudes » perdent tout charme et si l'on conserve exactement le sens, comme l'a fait Ozanam dans son *Purgatoire* (car pour Jacopone, il le traduit le plus souvent à grands traits), on a complètement perdu et la saveur naïve de l'original et le rythme et la mélodie. Or, nous l'avons dit, ces poésies sont essentiellement musicales, non seulement parce que les vers chantent, mais que pour la plupart ils devaient se chanter. Il fallait donc, non pas traduire mais transcrire et, pour conserver rythme et mélodie, s'appliquer à suivre au plus près le texte ombrien. Cela fait évidemment un français bizarre pour nos oreilles modernes, avec la suppression, comme en italien, de beaucoup de pronoms et de certains articles, les inversions poétiques, dont j'ai supprimé certaines qui rendaient le vers par trop obscur, les mots souvent archaïques et désuets qui reproduisent le mot italien en ayant la même signification ou un sens très analogue. Cela ressemble peut-être plus à du Villon qu'à du français moderne. Mais si cela est compréhensible et me garde la musique du vers todin, je m'estime content.

J'ai imité surtout la manière dont Pératé a traduit la *Divine Comédie* et mes raisons sont exactement celles qui l'ont guidé. Il a fait de même dans sa traduction des *Fioretti*; et le R. P. Doncœur a été amené à employer la même technique dans sa belle transcription en français des *Confessions* de sainte Angèle de Foligno. J'estime pour ma part qu'ils ont pleinement réussi. En lisant tout haut le texte français, j'entends les vers divins chanter dans ma mémoire. Puissé-je ne pas être trop indigne de tels modèles! Je m'en suis cependant un peu écarté. Ayant à

traduire uniquement des hendécasyllabiques, Pératé a adopté uniformément un vers de dix pieds, sans rimes bien entendu, mais dont le rythme s'adapte mieux peut-être à nos habitudes françaises. Ayant affaire à des types très divers, parfois même dans le même morceau, j'ai copié exactement la facture du vers italien, m'efforçant d'en conserver, ce n'est pas toujours facile, la cadence et le rythme. J'ai même parfois pu conserver certaines rimes ou assonances qui rendaient encore mieux l'impression de la strophe originale. Quant à la fidélité, j'ai fait de mon mieux pour éviter les contresens, que j'ai trouvés parfois énormes dans certaines traductions; quelques passages sont un peu difficiles à interpréter, même pour des Italiens; mais le sévère M. Giuliotti me fait un peu peur, en déclarant comme « difetto quasi comune nei francesi, l'ortografia italiana non di rado sbagliata e la traduzione non sempre esatta ». Pour le texte, j'ai travaillé sur son édition, celle de Papini et celle de Ferri. Quant à ma traduction, comme c'est une transcription, j'ose presque espérer qu'elle sera rarement une trahison.

L'édition princeps de 1490, à Florence, compte 102 poèmes, la vénitienne de Tresatti, en 1617, va jusqu'à 211, mais on conteste à Jacopone la paternité de beaucoup de ces morceaux soi-disant retrouvés. La plupart de ceux que je donne sont dans la première édition; les autres, bien qu'ajoutés par Tresatti, sont généralement acceptés comme authentiques. On me reprochera peut-être de faire œuvre incomplète. J'ai voulu surtout, en choisissant à mon gré (un choix est toujours arbitraire) cette soixantaine de laudes, donner une vue d'ensemble de la variété de ces compositions, et j'espère, une idée exacte de l'âme géniale et sainte de leur auteur.

Si je ne l'ai pas trop mal servi, qu'il ne m'oublie pas dans ses prières!

A laude di Christo (1).

Dr PIERRE BARBET.

En quelques lignes...

Son sourire

Il était devenu légendaire. On disait : « C'est la joie de vivre. » Mais c'était surtout la joie de donner. Ses parents la lui avaient apprise de bonne heure, autant par leurs exemples que par une très sage éducation. La jeune Princesse Astrid tenait de sa mère, la Princesse Ingeborg, une délicieuse simplicité. Elle y ajoutait beaucoup de candeur, et c'était infiniment sympathique. Le Prince Charles, le Prince Bleu, comme on l'appelait, avait enseigné très tôt à sa cadette, qui était aussi sa préférée, le sens de l'utilité. Elle devait toujours faire, répétait-il, la tâche pour laquelle elle se sentait bonne. On a eu l'occasion de citer à ce propos la gentille réponse que fit Astrid encore enfant au chauffeur de son père, un jour qu'il paraissait confus de la voir descendre elle-même de l'auto pour ouvrir une barrière : « Je l'ouvre toujours quand je suis avec mon papa. Il dit que je le dois, puisque je suis au moins bonne à cela. »

Le mot « servir » entra très tôt dans ses rêves de bonheur et jamais le mot « régner ». Elle ne voulait qu'aimer. Si Elle n'a pu, comme sa modestie naturelle l'y inclinait, choisir « la petite

(1) Ces pages serviront d'introduction à *Quelques poésies de Fra Jacopone da Todi*, transcrites de l'ombrien par le Dr Pierre Barbet, et qui paraîtront chez Desclée, de Brouwer et Cie, à Paris, avec une préface du Père Doncœur.

voie », du moins a-t-elle continué à marcher royalement dans la voie royale. Et cela est très grand, très beau, très édifiant.

Son sourire de reine fut un sourire d'amour et de bonté. Nous en avons été tous illuminés, non seulement aux heures de liesse, dans les rues pavoisées et parmi la foule enthousiaste, mais aux heures graves, quand il s'agissait de reprendre confiance, d'espérer contre toute espérance.

Qu'on nous laisse évoquer encore cette silhouette gracieuse, cette reine vêtue de noir qui, il y a si peu de temps encore, apportait dans les familles éprouvées, au chevet des blessés, dans les hôpitaux et dans les volières d'enfants ce don précieux d'un sourire où passaient les trésors d'une âme très bonne. Nous nous rappelons son impatience le jour où Elle décida la création d'un comité de secours pour venir en aide aux victimes de la crise et aux employés chômeurs. Elle dénombrerait fiévreusement les mesures à prendre, les déclarait de toute urgence. On s'étonnait de la sentir si pressée de réaliser son projet. On lui eût volontiers demandé quelques semaines pour organiser plus minutieusement encore le plan d'action. Mais Elle voulait faire vite le plus de bien possible, comme si Elle sentait que son temps sur la terre était mesuré.

Elle partait à l'aube pour de charitables pèlerinages et ne les interrompait qu'à la nuit. Nous la revoyons, un jour rigoureux d'avril dernier, pressée encore de multiplier ses visites aux familles éprouvées, mangeant debout pour gagner du temps, de ce temps qu'Elle tenait à donner.

Elle n'avait qu'à se pencher : les poupons répondaient à son sourire, les enfants le lui rendaient, les parents en étaient réconfortés. La neige froide avait enseveli les premières pousses, les premières fleurs. Et la Reine cependant avançait dans le vent, traversait bravement les sentiers pleins d'une boue qui lui mouillait et lui glaçait les pieds. Le soir, Elle avait voulu, à tout prix, s'arrêter dans la nouvelle église de Comines. Devant la Vierge souriante, Elle avait déposé l'offrande de son sourire, pour son peuple. Seule brûlait la petite lampe du tabernacle, et dans l'ombre le profil de la Reine avait quelque chose d'angélique. Et l'offrande fut acceptée. Et ce sont les anges qui l'ont conduite dans le paradis des élus où cette Reine du bonheur et de l'amour avait sa place marquée.

Vous tous qui l'aimiez, ne dites pas que son sourire s'est éteint. Fixé dans une éternelle jeunesse, il est plus que jamais un don, une plénitude.

Sa présence

Vision émouvante de ces fleurs amoncelées et, blanche parmi ces fleurs blanches, de la petite fille qui n'a plus sa maman ! A l'église, cette petite chose désolée se tenait contre le Roi, ce grand homme des douleurs. Il se penchait parfois sur elle. Elle levait vers Lui ses yeux noyés de larmes. Et l'on souhaitait que l'un et l'autre, l'Époux et l'Enfant, sentissent, en dépit de la séparation brutale et cruelle, en dépit de cet appareil funèbre et glacé, la présence en eux, douce et consolante, de la morte.

« Elle n'est pas morte, mais elle dort » : cela doit être particulièrement vrai pour ceux dont elle était la vie et la lumière. Car la bénédiction de son sourire demeure sur leur destin.

Certes, il est triste que des enfants soient sans mère sur la terre. Mais le ciel a raffermi sur la tête de Celle qui y est entrée la couronne qu'on ne dépose point.

Elle avait, ici-bas, parfait l'œuvre de son salut par les enfants qu'Elle avait mis au monde. Toute sa tendresse leur reste, tout son amour. « La Mort suscite la Vie. » Ils iront par les chemins

difficiles, par les routes périlleuses avec la force de son exemple et les vertus qu'Elle leur a laissées en précieux héritage.

Et leur bonheur leur viendra d'Elle jusqu'au terme de la course où ils la rejoindront.

Le Pape à Castel Gandolfo

Les bruits les plus alarmants avaient couru, dans les milieux romains, concernant la santé du Souverain Pontife. A soixante-dix-huit ans, Pie XI souffre surtout de cet été romain que nulle brise ne rafraîchit. Lui qui connut la joie des sommets, des courses libres sur le glacier, l'ivresse forte et saine de la tramontane, ressent plus péniblement que ses prédécesseurs les inconvénients d'un séjour — d'une prison — à quelque 48 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Comme il l'avait fait l'année dernière, le Pontife s'est transporté à Castel Gandolfo, dans sa résidence d'été. L'altitude est de 426 mètres. Bénédiction appréciable ! Tous ceux qui ont pu approcher le successeur de Pierre depuis cet heureux transfert sont unanimes à déclarer que le climat du lac d'Albano lui convient à merveille. D'ailleurs, Pie XI a ralenti le rythme de ses audiences pontificales. Les cardinaux et les secrétaires des Congrégations romaines ont renoncé, pour un temps, à venir l'entretenir de leurs préoccupations. Ne sont plus reçus au pied du trône que les dignitaires ecclésiastiques de passage à Rome. Par contre, le Pape n'a pas voulu que fussent interrompus les pèlerinages des jeunes mariés en voyage de noces. Or, ils sont nombreux à profiter des facilités de transport que leur accorde l'Administration des chemins de fer italiens.

Pie XI entretient avec la population de Castel Gandolfo les rapports les plus affectueux. Il a tenu à recevoir le podestat de la petite ville pour lui exprimer sa satisfaction de l'accueil qui lui était réservé et pour lui dire combien sa santé s'améliorait au souffle vivifiant des collines albaines. Castel Gandolfo est un des sites les plus salubres de l'Italie centrale. Alors que la fièvre typhoïde vient de désoler la capitale, pas un seul cas d'épidémie n'a été constaté sur les rives du lac.

Une fête folklorique a été organisée, ces jours derniers, en l'honneur de l'hôte illustre et du Père commun des fidèles. Vingt-quatre jeunes filles, qui portaient les antiques costumes du pays, ont défilé sous la *loggia* du Palais pontifical. Elles offraient à Pie XI, dans leurs corbeilles, les échantillons les plus variés des fruits de la terre. Les pêcheurs du lac faisaient hommage au « pêcheur d'hommes » de poissons géants. Les artisans portaient des objets de bois travaillé à la mode de Castel Gandolfo. Mais on remarquait surtout le groupe des ouvriers de la célèbre fabrique de glace. Ils tendaient au Souverain Pontife, sur un brancard, un bloc d'une limpidité cristalline, à l'intérieur duquel se voyaient de magnifiques pêches congelées, ces pêches qui sont la fierté de l'*Agro romano* restauré.

Une œuvre de jeunesse de Raphaël ?

Elle aurait été découverte dans l'église paroissiale de Castiglione del Lago. Aussitôt les commentaires vont bon train. Les experts entrent en lice. Pour les uns, l'authenticité est indubitable. D'autres confessent leur scepticisme et attendent d'un examen plus minutieux la confirmation — ou la ruine — d'une hypothèse séduisante mais hasardeuse.

Le tableau n'était pas inconnu. Il figura à l'Exposition d'Art antique ombrien, en 1907. On l'attribuait alors à un élève assez médiocre de l'école du Pérugin. Il était en fort piteux état : trois fentes sur toute la longueur du volet, la couleur enlevée en maints

endroits. Cependant, on pouvait lire la date de 1500. Et un critique ne manqua pas de faire observer que le Pérugin n'avait ouvert son atelier à Pérouse qu'en 1501.

La restauration a été entreprise sur la proposition de la Superintendance de l'Art d'Ombrie. Cet organisme de décentralisation joue, au pays de François d'Assise, un rôle qu'il faudrait rapprocher de celui de notre Commission des Monuments et des Sites. Le peintre qui se chargea de cette difficile besogne émit, le premier, l'avis que l'on avait affaire à une œuvre de jeunesse de Raphaël.

Il est prouvé que Raphaël se trouvait à Urbino le 3 juin 1499, et qu'il fut à Città di Castello le 10 décembre 1500. De ses œuvres de jeunesse, exécutées avant 1500, on connaît surtout *le Songe du Cavalier* (National Gallery, de Londres), la *Madonna du Connétable*, le *Saint Michel Archange*, un *Saint Georges* et quelques autres tableaux auxquels la critique n'accorde pas une importance excessive.

Le procédé qui consiste à attribuer à la jeunesse d'un Maître fameux des œuvres plus ou moins décadentes est courant dans le monde de la haute brocante. Que de rois du chewing-gum, que d'empereurs du petit-salé ont été réduits à orner leur galerie avec des chefs-d'œuvre (?) authentiqués par une mafia de rabatteurs, de marchands sans scrupules et d'experts sans mandat!

Consulté au sujet du tableau de Castiglione del Lago, le professeur Mancini, directeur du Laboratoire des recherches scientifiques à l'Institut national de Restauration de Milan, recommande la plus extrême réserve. En effet, toute étude sérieuse sur l'authenticité d'une peinture doit être poussée avant le travail du restaurateur : sinon, les caractères originaux risquent fort d'être modifiés, et le contrôle devient impossible. Au demeurant, le visage de Raphaël rayonne d'une lumière trop pure pour qu'on perde son temps à réhabiliter, au nom de la fantaisie archéologique et du dieu Hasard, des œuvres bâtardes et qui méritent à peine la pénombre injurieuse d'une sacristie de village.

Alfredo Rocco ou le législateur antilibéral

Rome vient d'enterrer en grande pompe le sénateur, ministre d'Etat Alfredo Rocco, qui joua, dans les conseils fascistes, un rôle de tout premier plan.

Profondément épris des principes du droit romain sur cette terre où les légistes sont aussi à l'aise que les constructeurs de thermes et les fondateurs de villes, Rocco s'était lancé, dès 1912, dans le mouvement nationaliste. Il fonda la revue *Politica* dans un esprit résolument antilibéral. Pour lui, en effet, la restauration économique, politique et sociale ne peut s'opérer que sur des bases nationales. Il y a là comme une première affirmation de l'esprit corporatif, cher à l'Italie nouvelle. Au lendemain de la guerre, qu'il avait faite avec vaillance, Rocco reprit la lutte et ses théories nationalistes. Un « Manifeste » qu'il dicta en 1919 est la critique la plus serrée, la plus impitoyable de la démocratie. Candidat sur les listes nationales, il finit par forcer les portes de la Chambre. Le fascisme devait le trouver prêt à mettre au service du Licteur la hache de sa dialectique.

Alfredo Rocco a occupé les plus hautes charges dans l'administration de l'Italie mussolinienne. Au moment de sa mort, il était recteur magnifique de l'Université de Rome. Mais on lui doit surtout la codification des lois du régime. Son esprit juridique fit merveille dans cette œuvre de longue haleine et de haute responsabilité.

Pétroleurs

Le mot n'existait qu'au féminin. Il faudra bien reléguer aux vieilles lunes, pour les fêtes du Père-Lachaise et le mur des fédérés,

le souvenir des communardes dont les haillons sentaient la poudre et la benzine. Un très honorable M. Rickett — un Rickett qui n'est pas à la houppe — s'en est allé discrètement prospecter les champs abyssins. Et voilà les zéloteurs du *Covenant* fâcheusement incommodés par une odeur de pétrole qui ressemble fort à l'odeur de l'hypocrisie!

Sans doute, sans doute, il y a des démentis. A quoi serviraient les chancelleries, sinon à démentir les nouvelles du télégraphe?... En attendant, ce Négus au front bombé, que des thuriféraires n'hésitèrent pas à comparer à notre grand roi Albert tirant son glaive sans tache pour la défense du droit, fait figure de Machiavel africain.

La guerre du pétrole! Quand des observateurs pénétrants brodaient sur ce thème l'histoire anticipée d'une conflagration universelle, on les accusait volontiers de sacrifier à une imagination romanesque. Mais les plus romanesques sont ceux-là qui, parce qu'à Genève s'élève un temple de marbre, se figurent que la guerre est hors la loi et que Janus ne montrera plus que son visage de paix. *Homo homini lupus*. On s'est battu pour des terres au soleil, pour le charbon, pour le cuivre, pour l'or. On se battra, demain, pour le pétrole. Et si l'ingéniosité des hommes découvre un nouveau carburant, la malice humaine déclenchera, pour la possession de ce titre de force, le conflit de l'avenir.

— Et s'il n'y avait pas plus de pétrole en Abyssinie que d'arêtes dans une dinde? me souffle un sceptique...

Même alors, le contrat du Négus et de M. Rickett aurait toute sa valeur symbolique. Je pense, et je le dis bien haut — et nous avons le droit d'en être fiers — que la Belgique de 1914 a donné le d'raier exemple d'une nation fidèle à l'honneur. Sur notre drapeau, sur notre blason, il n'y a pas — Dieu merci! — d'éclaboussures de pétrole.

Lope de Vega

L'Espagne vient de célébrer le « Phénix des génies », le « monstre de la nature », l'homme incomparable dont la production stupéfiante laisse en défaut l'hyperbole méridionale pour inspirer à la ferveur admirative des expressions déroutantes et presque sacrilèges. « Je crois en Lope tout-puissant, poète du ciel et de la terre », disait couramment le peuple il y a trois siècles...

Pendant huit jours, le Madrid de 1935, bourdonnant d'autos et étincelant de ses feux électriques, s'est remis à l'unisson du Madrid de 1635 où, dans l'ombre des ruelles tortueuses, le soir du 27 août, les chevaliers d'épée ou de lettres commentaient, cape basse, la mort du plus populaire des hommes de son temps. Il n'a pas manqué en Espagne, à l'approche de ce tricentenaire, de discours pesamment adressés à de pompeuses académies; la participation des pouvoirs publics aux fêtes de Lope de Vega y a amené l'inévitable séquelle des boniments de sous-préfets et des harangues mayorales, et le bon poète, auquel rien de ce qui est drôle n'était étranger, aura fait là-haut à ce spectacle ample moisson de thèmes imprévus pour ses compositions célestes. Mais ce qui l'aura touché aux fibres du cœur, après les débordements de phrases convenues et d'illuminations officielles, ce sont assurément ces fêtes de nuit où le peuple, le vrai peuple qu'il connaissait si bien, qu'il dépeignait en toutes ses gloires et en tous ses travers, qu'il faisait chanter et vibrer à son gré, le peuple de Madrid s'empressait à nouveau sur les places publiques pour entendre la comédie de Lope comme aux jours les plus authentiques de Philippe III. Elle dut être effervescente

à souhait, cette cohue bigarrée d'ouvriers socialistes et de lettrés traditionalistes, de badauds quelconques et de fins connaisseurs qui, à l'heure où là-bas commence la vraie soirée et les théâtres ouvrent leurs portes — dix heures et demie — ne faisait plus qu'un pour applaudir ici *La Folie de l'Honneur* et là *L'Enfant prodigue*, ailleurs *La Moisson* ou *Le Grand Décapité*. Il faut avoir plongé dans le fleuve humain qui à pareille heure s'écoule à travers toutes les villes espagnoles, mais prolonge plus longtemps à Madrid ses flots incandescents, pour saisir ce qu'en ces climats le mot *foule* veut dire. Masse nerveuse en quête d'émotion, forêt de têtes qu'un léger vent fera virer, ce peuple qui en fin de journée n'a plus rien à faire se trouve à la merci d'un mot, d'un geste, d'une image. C'est cette foule espagnole qui plus avidement sans doute que toute autre foule, cherche à ce moment au théâtre les illusions dont sa fantaisie ne saurait se passer. C'est elle qui s'engouffre dans les salles où le drame historique et le tableau de mœurs la tiendront haletante jusqu'à l'heure où, déjà, le soleil ne sera pas loin de rougir les bords de l'horizon. C'est elle que Lope de Vega ne laissait même pas aller si loin, mais qu'il saisissait à vif et tenait en suspens par les places et les chaussées pour lui distribuer ses inépuisables enchantements.

Lorsque, aux quatre coins de son vieux Madrid, et un peu partout en Espagne, l'ineffable Lope aura vu accourir les arrière-petits-enfants de ses auditeurs familiers, il aura dû penser que l'immortalité tant vantée par les hommages officiels ne devait tout de même pas être prise à la blague, que le rare pouvoir lui était échu de faire aujourd'hui encore pleurer et frémir et qu'en définitive cette œuvre qu'il avait voulue si pressée, si actuelle, si conforme aux désirs de ses contemporains enfermait des genres d'humanité qui ne pouvaient périr. Si Lope connut autrefois de trop longues éclipses, il attendra désormais avec plus de confiance ses prochains centenaires.

* * *

Le secret de cette pérennité ne doit pas être cherché bien loin : Lope de Vega jouit d'une pareille fortune parce qu'il sut en toute vérité incarner le pays dont il était issu et pour lequel il écrivait. L'Espagnol du XVII^e siècle, mais encore celui du XX^e, se reconnaissait d'emblée en ce réceptacle de foi et de passion qu'était l'âme de l'écrivain. On la retrouve en lui, toute retournée contre elle-même, la race de ceux qui édifiaient autrefois nos pères par les effusions de leur piété, mais qui ne les scandalisaient pas moins par l'irrépressible licence de leurs mœurs, ces hommes rigides et tempérants qui ne pardonnaient pas aux Flamands leur glotonnerie, mais qui passaient eux-mêmes avec une facilité renversante des rangs d'une procession dans les arrière-chambres des bordels. La vie de Lope de Vega, mouvementée d'un bout à l'autre, eut le rare privilège de s'écouler, d'ailleurs, à travers les milieux sociaux les plus divers. Ce fut d'abord dans le cadre tranquille de l'artisanat au sein duquel il naquit et qui faillit le retenir, brodeur parmi d'autres brodeurs. C'est ensuite dans la fièvre universitaire d'Alcala, où le jeune homme ne se contentait pas de suivre les leçons de quelques maîtres fameux, mais où il ne manquait pas de mener à rênes déployées la vie estudiantine dans tous les jeux de l'éloquence et de l'épée, à force de chants et de danses. Mais Lope Felix de Vega Carpio n'était d'humeur à devenir ni notaire ni moraliste et bientôt après son naturel le pousse aux côtés d'une compagnie dramatique, en lui révélant tout le piquant de la vie de bohème ou plus exactement, pour respecter le vocabulaire du temps, en lui faisant partager les aventures de l'existence « picaresque ». Plus tard encore, il s'en ira planter ses

choux à Valence, mais cela ne le retiendra pas davantage et, comme son illustre prédécesseur Cervantes, il sera soldat de la glorieuse flotte espagnole. Avec cette multiple expérience et surtout en raison de sa renommée grandissante, Lope commençait à devenir un personnage dont on recherchait la conversation et dont la présence mettait du brillant dans la compagnie. Ne nous étonnons pas de le retrouver au service de nobles de haute lignée, lorsqu'il assiste les marquis de Sarria et de Malpica, ou qu'il pourvoit au secrétariat du duc d'Albe et du duc de Sessa. Le voici dans un cadre où le mécanisme politique n'aura bientôt guère de secrets pour un esprit aussi perspicace et cela achèvera sa documentation. On pourrait croire qu'une carrière de ce genre se reposerait dans cette situation honorable et honorée, en l'une ou l'autre de ces sinécures auxquelles les écrivains pouvaient prétendre comme à leur bâton de maréchal. Eh non ! Un malheur de famille a fondu sur Lope vieillissant : il a perdu son fils bien-aimé ; à celui qui s'amusait à refléter la vie dans tous ses éclats et sous tous ses dehors, la vie est apparue soudain en son effroyable sérieux : frappé au fond de l'âme, Lope entre dans les ordres, Lope se fait prêtre et chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem. C'est ainsi que la mort le prendra, à l'âge de soixante-treize ans.

Mais ne n'est pas cette sorte d'assimilation matérielle à toute la société de son temps qui consacre Lope comme un Espagnol caractéristique. C'est bien plus encore le ressort d'âme qu'il portait en lui et qui, jouant des deux bouts, le lançait d'un extrême à l'autre et faisait de sa personne le jouet du bien et du mal. C'est cette tension passionnée qui, changeant de voie comme nous dirions qu'on change l'aiguille à la radio, le projetait tour à tour dans les bras de Dieu ou dans ceux des femmes. Trop de femmes, en effet, sont mêlées à la vie de l'illustre écrivain et les ravissements dont il fut l'auteur ne doivent pas s'entendre tous au figuré. Il y eut à ses côtés plusieurs nobles et légitimes épouses, mais il s'y trouva aussi maintes figures dont le rôle n'était ni noble ni légitime ; sa prêtrise même connut de lamentables rechutes, avant la pénitence finale qui laissera maculés de sang les murs de sa chambre. Allez donc rechercher dans ce parfait viveur l'inspiration des « autos sacramentales » et la lyre qui faisait ses délices de l'Eucharistie ! Allez retrouver le poète qui de l'aveu des critiques a excellemment rendu la note religieuse qui se confondait avec l'Espagne de son temps ! Lope n'était-il donc qu'un cabotin et un virtuose de l'imitation ? N'était-il tout au plus qu'un écrivain objectif, de ceux que l'on nommera plus tard les réalistes, et qui, tout asservis au thème qu'ils exploitent, battent indifféremment le chaud et le froid ? Non point : Lope était sincère, sincère à fond, et il faut le croire sur parole dans l'effusion de ses ardeurs mystiques aussi bien que dans ses retournements soudains vers le fruit défendu. Lope était sincère comme l'amour même, dont il fut à la fois un merveilleux privilégié et une lamentable victime, il était sincère comme le sont les Espagnols lorsqu'ils prient et lorsqu'ils pêchent, lorsqu'ils défendent par les armes la foi de leurs ancêtres ou qu'ils brûlent les cathédrales au nom d'un idéal nouveau. Car l'Espagne, n'en déplaise aux logiciens, s'accommode de telles contradictions et le même homme s'en trouve parfois là-bas possédé jusqu'au déchirement et jusqu'à la convulsion. Ces élans et ces reprises de soi, ces désordres et ces repentirs, qu'est-ce d'autre, en somme, que l'effet du besoin d'absolu qui tend effroyablement ces âmes, mais qui exige aussi son immédiate satisfaction en une palpable réalité, soit dans la vue d'un Christ sanglant, soit dans le terrible leurre d'un attachement charnel. Voilà comment, en définitive, l'âme de Lope de Vega s'identifie à l'âme même de l'Espagne, âme d'hier, âme d'aujourd'hui, âme de toujours.

L'attachement de l'Espagne au génial dramaturge se justifie-

rait suffisamment d'ailleurs par les autres caractères de son œuvre et surtout par cette faculté unique qui lui fit exprimer pour ainsi dire la vie entière de son temps et décrire tous les sites de son pays. Lope faisait des vers comme nous respirons et il concevait ses pièces de théâtre comme la cuisinière fait son dîner « Plus de cent (comédies), avoua-t-il lui-même, ont en l'espace de vingt-quatre heures passé des muses au théâtre. »

Cela lui était inné, à tel point qu'étant enfant et ne sachant encore écrire, il lui arrivait de partager son repas avec de petits camarades pour leur faire noter ce qui lui passait par la tête. Plus tard, aucun événement, aucune fête, aucun incident ne le trouva dépourvu : il suffisait à tout et se renouvelait sans cesse, avec un flair du succès qui le menait droit au thème opportun et à la manière convenable. Car Lope, avec tout son prestige, n'appartint jamais à cette race d'écrivains que leur dignité rive vivants sur un piédestal; il ne fut pas homme de lettres au sens étroit du terme, mais, tout au contraire, dans l'acception la plus féconde du titre, il demeura un homme, un homme comme ceux qui l'inspiraient, comme ceux qui l'applaudissaient, un homme qui coulait en lettres l'humanité elle-même.

Ce trait qu'il tient en commun avec Cervantes eut plus d'importance qu'on ne le croirait de prime abord. C'est ce génie profondément réaliste et sainement actuel qui empêcha la renaissance espagnole de s'isoler de la vie pour voguer dans le souvenir des anciens comme le fit l'Italie ou pour modeler dans l'abstraction des types irréels ainsi qu'on s'y complut en France. Parce que les auteurs espagnols n'ont pas abusé des Horaces et des Curiaces ni des Brutus ou des Britannicus, parce que la mythologie si chère au grand siècle français leur resta à peu près étrangère, on a reproché à l'Espagne d'être demeurée réfractaire à la Renaissance. Il s'en faut de beaucoup que la remarque soit juste : l'extrême enrichissement des formes littéraires au XVI^e et au XVII^e siècle dans la péninsule le prouve à suffisance. Mais le propre de cette floraison littéraire fut de ne jamais s'asservir à la règle comme à un carcan, de ne pas s'imposer des formules et de préférer toujours, à la recette dont on dit merveille, la vie qui palpète et qui tressaille. Voilà en quoi la virtuosité inouïe d'un Lope de Vega vint parfaitement à point. Lui qui eût pu accumuler tous les thèmes de l'encyclopédie antique, lui qui se documentait soigneusement et dont la mémoire ne perdait rien, c'est à l'histoire de l'Espagne qu'il demanda ses intrigues, c'est là qu'il puisa les types préférés de ses innombrables personnages et c'est au visage toujours divers de son pays qu'il emprunta le cadre principal de ses créations. Il fut un tel collectionneur de données historiques que Menendez y Pelago, qui s'y entendait en fait de fouilles es bibliothèques, a pu qualifier l'œuvre lopéenne d'« archives vivantes de la tradition espagnole ». On pourrait ajouter avec autant de vérité que l'on retrouverait dans cette moisson touffue la géographie physique et humaine de la péninsule depuis l'Atlantique jusqu'à la Méditerranée. Mais à ces reliques significatives ou à ces évocations matérielles, combien Lope préférait encore la vie même de son temps! Cette vie qui bouillonnait dans toutes les classes de la nation, depuis les *tercios* des Flandres et les vice-rois des Indes jusqu'au solide paysan de Castille, il l'a reconstituée comme nul autre, tranche par tranche, pour l'immortaliser en la dramatisant. Tous les milieux sociaux, toutes les régions, toutes les cités s'y reconnaissent encore, et les sentiments qui forgèrent l'Espagne du grand siècle, bien que, aux jours de Lope, celle-ci penchât déjà vers le déclin, s'y exaltent avec la fraîcheur du premier jaillissement : c'est la fierté de nom espagnol qui alors encore éblouissait l'Europe et les Amériques, c'est la fidélité au trône, pivot de cette puissance mondiale; c'est l'inébranlable et sourcilieuse foi catholique, garantie dernière de l'unité nationale;

c'est l'honneur familial, rempart de la race, et ce sont enfin, à côté des éléments fondamentaux d'un type admirable, les mille et un sentiments mineurs qui inclinent la vie vers la souffrance ou l'agrément. Voilà pourquoi on a pu dire en toute vérité que Lope n'est pas seulement, comme Racine ou Corneille, un poète qui a conquis son pays; c'est plutôt le pays qui se projette en un poète, pour nourrir de sa forte substance une imagination grandiose mais non moins fidèle. Une fois passée par ce creuset sans précédent, l'Espagne du XVII^e siècle renaîtra tout entière, mais plus parfaite qu'elle-même, consolidée par les prestiges d'un art qui emprunte peu à l'artifice pour magnifier d'une main vigoureuse l'opulente réalité. Mieux encore, grâce à Lope comme à Cervantes, l'Espagne voit dégager de son sein les traits de l'humanité essentielle, avec les ambitions et les douleurs de tous les fils d'Adam, avec les vertus et les défauts des peuples de tout nom et de toute couleur. Et de la sorte, bien qu'elle soit fondée comme nulle autre sur le terroir national, l'œuvre espagnole entre dans le vaste courant de la littérature universelle et Lope se range parmi les figures dont s'enorgueillit la civilisation.

A ce titre, le plus élevé de tous, nous sommes appelés, nous aussi, à communier avec l'Espagne dans la glorification du grand homme et nous pouvons lui demander, à notre tour, un enseignement. Or, la principale leçon qu'a laissée Lope de Vega, c'est assurément cette intégration mutuelle de l'art et de la vie sur laquelle nous avons insisté. Il est des époques où l'art semble s'exiler de la vie pour rechercher dans des formules intellectuelles un raffinement qui le fait paraître exquis à quelques-uns, mais qui le rend impénétrable au commun. Il ressemble alors à ces anachorètes qui pour mieux méditer sur l'éternité s'enfoncent en plein désert, à ces reclus qui se cloîtent entre quatre murs afin d'étouffer tous les bruits du monde. Faut-il condamner cette manière d'agir et la déclarer indigne d'un vrai talent? Il ne faut pas plus la réprouver que l'Eglise ne repousse de son sein les âmes éprises de solitude et les esprits dont le langage ne s'adresse qu'à Dieu. Si les peuples parlent d'innombrables idiomes et s'en trouvent bien, pourquoi l'art n'admettrait-il pas tous les modes que peut suggérer l'intelligence en proie à la transe esthétique? L'ésotérisme n'est en cette matière pas plus répréhensible que le vocabulaire des astronomes ou les signes des algébristes.

Il faut néanmoins reconnaître que, si l'art s'en tenait à ces manifestations réservées et à ces fêtes intimes, il ne répondrait pas à la destination collective qui est tracée, quoi qu'on veuille, au fond de la nature de tous les biens humains et il tenterait plus particulièrement d'échapper à la communicabilité qui fait la perfection même des réalités intellectuelles. L'art traduisible rend un service que refuse l'art indéchiffrable; l'art qui vous saisit et vous tient en arrêt se montre plus aimable que celui qui s'enferme à double tour en sa chambre de méditation; c'est, en fin de compte, un égoïsme subtil qui incite les esprits créateurs à ne point frayer avec la masse des hommes et à regarder de haut les œuvres obstinées à suivre les grands chemins de l'ordinaire humanité.

Le propre d'un Lope de Vega consiste précisément à mettre son extraordinaire génie, qui n'était pas d'un versificateur de foire mais du poète le plus authentique, à la disposition de tout un peuple. Il importe peu que cette attitude ait été chez lui délibérée ou qu'elle résulte de l'épanchement même de son naturel; peut-être bien était-elle en effet raisonnée, car Lope n'est pas resté constamment étranger à ce penchant au « conceptisme » qui devait bientôt faire tourner l'art, dans son pays, sur la piste close du verbalisme et l'arracher au mouvement profond de la vie. De toute manière, il y a résisté et, grâce à cette intuition généreuse, son œuvre garde aujourd'hui une puissance qui

manque, par exemple, à celui des autres grands Espagnols qui se fit de la phraséologie une spécialité, Gongora.

On voudrait espérer qu'à l'exemple d'un Lope de Vega le théâtre redevienne un jour parmi nous ce qu'il était à ses origines : une émanation directe de la vie, une manière de l'êtreindre pour la rendre elle-même plus vivante et de la capter dans son cours pour la faire jaillir en beauté. Il existe sans aucun doute à cet égard, dans notre monde actuel, un besoin nettement spécifié, dont témoignent les innombrables troupes dramatiques qui s'improvisent chaque hiver jusque dans les plus minuscules villages et qui toutes, chose plus étonnante, arrivent à trouver un public. Nous ne sommes cependant plus au temps où il fallait se battre les flancs pour se divertir et où chacun devait créer son rôle dans l'amusement mutuel. Nous voici inondés de romans, gavés de spectacles sportifs, assourdis de musique radiodiffusée, éblouis de soirées cinématographiques. Néanmoins le désir subsiste de goûter une forme d'art où la vie se présente à nous plus complète et plus proche, où elle nous donne le change sur la réalité même, où nous soyons entraînés non seulement par la voix et par la mimique de l'interprète, mais par l'irremplaçable magie de sa présence corporelle. Cette satisfaction-là, le théâtre est seul à la procurer et les appareils que l'on imaginera pour y suppléer avoueront tour à tour leur impuissance. Pour répondre au besoin de multiplier notre propre vie, en adjoignant à la pauvre prose qui fait le tissu quotidien l'illusion d'autres vies, plus agitées ou plus émouvantes, le roman ne suffit pas et le cinéma reste déficient; il faut le théâtre, comme aux promeneurs d'Athènes et comme aux foules du Moyen âge, un théâtre aussi voisin que possible des portiques de fraîcheur ou des porches de cathédrales, des lieux en somme où l'on se rend du pas le plus naturel.

Sous doute, le théâtre populaire n'exercera-t-il pas dans nos pays l'attraction invincible qui continue à assurer sa force en Espagne. Avec la *corrida*, il n'a cessé depuis de longs siècles de trôner là-bas dans la faveur populaire et, bien plus que la *corrida*, il procure aux sentiments publics l'occasion de s'épancher, de bondir en vivats ou d'éclater en sanglots. C'est le théâtre qui, aux débuts du XX^e siècle, mena avec les représentations de la pièce restée fameuse de Perez Galdos : *Electra*, la traînée d'anticléricalisme qui alimenta la politique de Canalejas. C'est le théâtre encore qui, récemment, aux jours les plus sombres du cabinet Azana, révéla un revirement de droite, lorsque *El Divino Impaciente* de Peman, qui glorifiait les fondateurs de la Compagnie de Jésus, se faisait réclamer d'une scène à l'autre à travers toute la péninsule. La popularité de nos auteurs dramatiques n'ira jamais jusqu'à égaler celle d'un Benavente ou de tels autres Espagnols modernes, dont la renommée explique que Lope ait été de son vivant divinisé comme un César. Ces coulées d'incandescence appartiennent à l'Espagne et non point à nos latitudes.

Il n'empêche que la vie reste ouverte vers une ample création théâtrale qui, à la manière de Lope, recueille dans notre état nouveau de civilisation les éléments utiles et salutaires, les germes de puissance et les semences de gloire, les appétits spirituels et les élans de bonté, pour émouvoir le peuple à leur sujet. La famille, la patrie, la religion, l'honnêteté pure et simple réclament à l'heure actuelle moins des prédicateurs que des peintres et moins des peintres que des metteurs en scène. A l'encontre de la production cosmopolite d'un art mercantile qui défigure l'humanité pour mieux amasser les gros sous, d'un art qui froisse le cœur et l'esprit pour finir par les pervertir, il y a de nos jours, silencieuse au cœur du peuple, une attente assez semblable à l'inquiétude des Espagnols du XVII^e siècle, qui demandaient à l'art de consolider à leurs yeux quelques valeurs

fondamentales. Le soleil de Charles-Quint s'était couché en apothéose, le règne de Philippe II avait connu un soir tragique et, comme gouvernait un Philippe III, le colosse espagnol commençait à écraser son sous poids des pieds d'argile. Tandis qu'on exploitait les Amériques, l'ouvrier chômaît à Séville et le négociant de Barcelone fermait ses entrepôts. Trop de familles voyaient leur plus beau sang s'écouler sur les terres de Flandre ou d'Italie. Trop de lassitude pesait sur une nation, qui était devenue par surprise l'axe d'un empire mondial et l'on éprouvait vaguement une angoisse devant des tâches qui paraissaient surhumaines. C'est alors que Lope de Vega alluma le feu d'artifice de ses quatre cent cinquante compositions dramatiques, où l'Espagne vit rutiler comme jamais son passé et son présent; ce lui fut un tonique, hélas, trop passager dans la dépression qui s'annonçait et Lope de Vega a rendu ainsi à sa patrie un service insigne. Mais voici que, sous l'effet de trop d'inventions imprévues et de trop de catastrophes irréparables, notre civilisation entière se trouve en état de crise; cette éruption de choses nouvelles nous laisse désemparés devant la vie et nous ne savons plus quel choix opérer entre l'ancien et l'inédit. Il serait temps qu'on vît apparaître sur la scène quelques Lope de Vega abondants et vigoureux, pour relever, par des scènes de vie, les vraies valeurs de vie.

GIOVANNI HOYOIS.

La Sainte Vierge brouille les cartes

Mystère en quatre actes.

Personnages: DIEU LE PÈRE.
DIEU LE FILS.
LA SAINTE-VIERGE.
SAINT PIERRE.
JEAN DURAND, facteur rural et pêcheur public.
LE DIABLE.
L'ANGE GARDIEN DE JEAN DURAND.
ANGES DACTYLOS.

ACTE PREMIER

La scène se passe devant la porte du paradis. Chacun se représentera cette porte comme il pourra, au gré de son imagination, de ses souvenirs ou de ses études théologiques.

Au loin, à gauche et à droite, très bas, dans le silence éternel des espaces infinis, on apercevra la terre, Mars, Mercure, Sirius la Grande-Ourse ainsi que la plupart des autres astres.

S'amène Jean Durand, facteur rural et pêcheur public, dont on ne saurait dire, à ses traits, s'il est en état de grâce ou en état de péché. Tant y a qu'il ne fait guère le faux. C'est un homme dans toute la force de l'âge, qui vient d'être emporté par une pneumonie. Il en eût réchappé, a dit le médecin, si ses reins, exténués par l'ivrognerie, n'avaient hélas! flanché au moment critique. Il s'avance, nu-tête, rasé de frais, vêtu d'une sorte de toge dont la couleur se pourrait difficilement décrire. Ses pieds nus, qui dépassent la robe, sont fort propres, ayant été lavés avant la mise en bière. Ainsi que chez les facteurs, la peau en est coriace et les tendons d'Achille gros comme des cordes de navire.

S'avance, à distance, derrière lui, le diable et l'ange gardien. Le démon ressemble à une bête qui marcherait sur ses pattes de derrière. Il a un corps de veau maigre, une queue de vache, des

pieds fourchus, une tête de vieux savant prétentieux, des mains de banquier chargées de bagues, des dents sordides, des yeux chassieux, un nez crochu et morveux, et il est couvert de poils crottés. On devine qu'il est aigri, fourbe et méchant. On devine aussi qu'il a l'haleine forte, car, lorsqu'il parle à l'ange gardien, celui-ci détourne la tête avec dégoût.

L'ange gardien ressemble à un beau jeune homme racé, sportif, harmonieux au possible, infiniment doux et aimable. Je le trouve un peu distrait et timide, et s'il tenait à moi, je le voudrais plus énergique, capable de bousculer davantage ses protégés indolents. Il est fort triste et ses yeux sont gonflés de larmes.

Quant au démon, il ricane et se frotte les mains.

JEAN DURAND. (Il frappe du heurtoir et, par habitude, se retourne, craignant que des chiens viennent le mordre.)

C'est le facteur!

SAINT PIERRE, de l'intérieur du paradis.

Qu'est-ce qu'il y a? (Il parle le français, et toutes les langues, sans accent, étant polyglotte depuis la descente du Saint-Esprit sur les apôtres.)

JEAN, se reprenant.

C'est moi!

SAINT PIERRE

Qui, vous?

JEAN

Jean Durand!

SAINT PIERRE, arrivant par la porte qu'il referme aussitôt. Par l'ouverture, on a pu apercevoir une enfilade de salles immenses, avec des tables où des anges dactylos tapent à la machine, des bibliothèques, des classurs, casiers, fichiers, etc. Il est arrivé une bouffée de parfums délicieux et quelques mesures d'une musique d'orgue admirable. On devine que, là derrière, règnent un confort et une béatitude infinis. Le personnage de saint Pierre répond assez à l'image qu'en donnent les prédicateurs et les curés à la campagne : fonctionnaire puissant et débonnaire, une grande barbe, du poil aux bras, une grosse clef pendant à la ceinture. On pense à un portier de couvent franciscain, qui ne demande qu'à laisser entrer les gens, mais ne voudrait cependant pas avoir des ennuis avec son supérieur. Il s'avance, une fiche à la main.

Je vous attendais. J'étais prévenu.

JEAN, avec espoir.

Ah!

SAINT PIERRE, ennuyé.

C'est que... je ne puis vraiment pas vous laisser entrer. J'ai ici un extrait de votre dossier... Il est détestable, votre dossier. Ce n'est pas à moi de vous adresser des reproches, mais, soit dit entre nous, vous n'avez guère été convenable sur la terre!

JEAN, avec découragement.

Ah! (Tant que dure le dialogue entre saint Pierre et Jean Durand, le démon et l'ange gardien se livrent à une mimique opposée. Quand le diable se frotte les mains, l'ange détourne la tête en pleurant. Renaît-il un peu d'espoir, la figure de l'ange s'éclaire, tandis que celle du démon se crispe de rage.)

SAINT PIERRE

C'est très ennuyeux.

JEAN

Alors, comment pourrait-on arranger cela?

SAINT PIERRE

Oui, comment? A la rigueur, je pourrais vous envoyer en enfer. Si vous aviez, ici, à faire à un saint, canoniste ou théologien, avec une fiche comme celle-là, vous y seriez vite, en enfer!

JEAN, faisant un signe de croix.

J'aime mieux avoir à faire à vous, saint Pierre... Est-ce que

vous ne pourriez pas... Enfin, une petite démarche... Je vous revaudrais ça le plus tôt possible... Ce n'est pas le boulot qui m'effraie.

SAINT PIERRE

Je sais, je sais... Ils s'offrent tous à m'aider... Mais, ça ne prend pas... Je n'ai besoin de personne... Quant à la démarche, j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est absolument inutile. Je ne demanderais pas mieux d'intervenir. Je connais la vie, tout comme un autre. Mais le Bon Dieu ne m'écoute pas. Il m'a même formellement interdit de lui recommander personne. Vous comprenez, si je prenais ce pli-là... Enfin, j'ai ma consigne.

JEAN, éclatant en sanglots.

Oui, je comprends!

SAINT PIERRE

Allons, ne pleurez pas comme cela! Un homme qui pleure, ça me fend l'âme. C'est plus fort que moi. Même déjà les femmes, ça me fait quelque chose de les voir pleurer...

JEAN, essuyant aussitôt ses larmes.

Ah! (Il se signe plusieurs fois de suite.)

SAINT PIERRE

Ecoutez un peu! Mais, d'abord, ne faites pas tous ces signes de croix, vous me distrayez. Et puis, ça ne compte plus maintenant, vous savez! Il fallait les faire avant, vos signes de croix... Qu'est-ce que je disais donc?... Ah! oui, j'y suis. Ecoutez...

JEAN

J'écoute, bon saint Pierre.

SAINT PIERRE

Taisez-vous! Et n'essayez pas de m'influencer. « Bon saint Pierre, bon saint Pierre! ». Je n'ai pas le droit de me laisser influencer... Il faudrait donc trouver quelqu'un, au paradis, quelqu'un de très important, vous comprenez?...

JEAN

Quelqu'un dans les huiles...

SAINT PIERRE

Parfaitement!... qui voudrait se charger de plaider votre cause. Vous ne connaissez personne?

JEAN, loyalement.

Non!

SAINT PIERRE

Vous exagérez! Rappelez-vous un peu, pour voir. Il y a bien quelqu'un, ici, avec qui vous avez entretenu des relations?

JEAN

Des relations...

SAINT PIERRE

Oui! Que vous priez, sur la terre... Votre saint patron, par exemple... Vous vous appelez Jean...

JEAN

Jean Durand, saint Pierre!

SAINT PIERRE

Eh bien! c'est plein de saints Jean, par ici.

JEAN

Ah?...

SAINT PIERRE

Il y a, par exemple, saint Jean-Baptiste, le Précurseur. Il a, baptisé Notre-Seigneur et mené, campagne en sa faveur, sur les bords du Jourdain. Il se compromet tellement que Hérode lui fit trancher la tête. Jésus lui-même a reconnu qu'il lui devait beaucoup: *inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista*. Il a beaucoup à dire au ciel. Vous ne le connaissez pas? Vous ne faisiez jamais dire la messe en son honneur?...

JEAN

Non! Je n'y ai pas pensé.

SAINT PIERRE

Il y a aussi saint Jean l'Évangéliste, que Jésus aimait d'une façon toute particulière. (*Mélancolique.*) Il n'a jamais renié, lui! (*A part.*) Il est vrai qu'il n'était pas avec moi dans la cour du grand prêtre! (*A Jean Durand.*) C'est un de mes intimes et il est des plus influent. S'il vous connaissait, je pourrais aller lui parler de vous. Vous ne vous souvenez pas de l'avoir parfois prié? Jamais la moindre petite neuvaine à saint Jean l'Apôtre?

JEAN

Jamais!

SAINT PIERRE

Alors, qui voulez-vous que j'aie voir?

JEAN, *se grattant la tête.*

Je réfléchis.

SAINT PIERRE

Moi aussi! Saint Jean Damascène peut-être, confesseur non pontife et docteur de l'Église? Les docteurs de l'Église sont de gros personnages au paradis. Ce n'est pas lui, par hasard, que vous invoquiez?...

JEAN

Non!

SAINT PIERRE

Ce n'est peut-être pas plus mal. Saint Jean Damascène est un grand théologien, et les théologiens ne sont pas commodes. J'ai toujours eu le dessous avec eux. J'aimerais mieux aller trouver saint Jean Chrysostome, si ça vous était égal : serait-ce lui que vous aviez pris comme patron?...

JEAN

Lui non plus!

SAINT PIERRE

Mais, alors, qui est-ce votre patron? Saint Jean de Dieu? Saint Jean de Capistran? Saint Jean de Matha? Saint Jean Bosco?... Il n'y a pas un seul de ces noms qui vous dise quelque chose?

JEAN

Pas un seul!

SAINT PIERRE

Enfin! vous ne me ferez pas croire qu'il n'y ait pas quelqu'un, au paradis, que vous connaissiez! Cherchez mieux, voyons! Parmi les martyrs, les confesseurs non pontifes, les abbés?...

JEAN

J'ai bien connu notre ancien curé, M. l'abbé Gâdisseux. C'est lui qui m'a marié. Je lui ai souvent fait sa tonsure. S'il était là...

SAINT PIERRE

Il n'est pas là. C'est-à-dire qu'il n'est pas encore arrivé... Il est toujours au purgatoire.

JEAN

Ah! Vous m'étonnez! Pourquoi?

SAINT PIERRE

Je ne puis répondre. Secret professionnel!... Et parmi les vierges?...

JEAN

J'ai aussi connu sa vieille servante, M^{lle} Elodie, à qui je rapportais de la viande de chez le boucher.

SAINT PIERRE

Elle est arrivée dernièrement; mais vous comprenez que c'est trop maigre, qu'elle n'a pas l'influence voulue... Et c'est tout?...

JEAN, *découragé, pleurant.*

Ah! misère de ma vie! Misère de misère de nom d'un chien!

SAINT PIERRE

Mais, votre cas est épouvantable, mon garçon!

JEAN, *sanglotant de plus belle.*

Aïe! aïe! aïe! aïe! aïe! aïe! aïe!...

SAINT PIERRE, *couplant court pour ne**point s'émouvoir et tournant les talons.*

Taisez-vous, de grâce! Il n'y a rien qui me fende l'âme comme de voir un homme... (*Le reste de la phrase se perd pendant qu'il rentre au paradis.*)

(Rideau)

ACTE DEUXIÈME

L'action principale se passe derrière la porte du ciel. Aussi le spectateur n'en voit-il rien. Mais, il devine bien que saint Pierre est allé chercher des ordres.

Durant son absence, Jean Durand ne cesse de donner des témoignages d'une profonde inquiétude et d'une suffisante attrition (1). Il gémit, pleure, tremble, fait de nombreux signes de croix et genuflexions, baise une médaille qu'il a cachée dans sa main, se frappe la poitrine, battant sa coulpe à grands coups de poing : « C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute ! » Parfois, il se gratte la tête, comme pour retrouver une de ces « relations » dont parlait saint Pierre.

Cependant que le diable et l'ange gardien discutent entre eux dans un idiome qu'on ne comprend pas, une sorte d'hébreu et de vieil araméen.

(Rideau)

ACTE TROISIÈME

SCENE PREMIÈRE

Reparaît saint Pierre avec un paquet de douze cartes dans chaque main. Sur un signe qu'il fait, le diable et l'ange viennent recevoir le paquet qui leur est destiné : à l'ange gardien vont les cartes des vertus, au démon les cartes des péchés. Ils en prennent hâtivement connaissance, pendant que saint Pierre dresse la table à jeu qu'il recouvre d'un lapis vert et dont il approche deux chaises.

Les adversaires s'assoient vis-à-vis l'un de l'autre, pour jouer l'âme de Jean Durand aux cartes, comme cela se fait en pareil cas; et le spectateur comprend qu'elle sera perdue si c'est le diable qui gagne, et sauvée si c'est au contraire l'ange gardien. A voir le contentement du démon, dont le jeu est plein d'as et d'atouts, on tremble pour le sort du malheureux facteur.

Pendant que jouent les joueurs, saint Pierre parcourt un livre récemment paru, tout en surveillant du coin de l'œil la partie engagée, prêt à intervenir à la moindre tricherie.

Jean Durand fait de plus en plus de genuflexions et de signes de croix.

LE DIABLE, *annonçant avec insolence.*

J'appelle cœur! (*Abattant une carte.*) Atout! L'as : il manquait à tout bout de champ la messe du dimanche.

L'ANGE GARDIEN, *servant.*

Le six : il levait son képi devant les calvaires et les églises.

LE DIABLE, *qui fait le pli et ramasse.*

Atout! le roi : il oubliait un an sur deux de faire ses Pâques.

L'ANGE GARDIEN, *servant.*

Le sept : chaque année, il suivait la procession des Rogations.

LE DIABLE, *même jeu.*

*Il la suivait parce qu'elle passait près de son champ de pommes de terre! (*Jouant.*) Atout! Le valet : il commettait de fréquents péchés d'impureté, oppressant les servantes, s'attardant chez les veuves, ébranlant la fidélité des épouses. Le dimanche, sa tournée durait à peine une heure. Tandis que, les jours ouvrables, une fois les hommes au travail, cette même tournée n'en finissait pas!*

(1) Terme dont les théologiens se servent pour désigner la contrition imparfaite, celle qui fait qu'on regrette ses péchés pour les châtements dont Dieu les punit.

L'ANGE GARDIEN, *renonçant.*

Le sept de trèfle : il lisait volontiers les romans de la Bonne Presse.

LE DIABLE

Vous n'avez plus d'atouts, que vous ne servez pas?

L'ANGE GARDIEN

Non!

LE DIABLE

Encore un atout! le dix de cœur : il s'enivrait comme un cochon tous les dimanches soir.

L'ANGE GARDIEN

Le huit de carreau : il partageait sa récolte de cerises avec mademoiselle sa sœur.

LE DIABLE, *ramassant.*

Le roi de carreau : il déblatèrait contre les membres les plus vénérables de l'Eglise enseignante.

L'ANGE GARDIEN

Le neuf : il relisait tous les ans la *Vie de saint François d'Assise* et donnait généreusement une épaule de porc aux pères franciscains au moment de leur quête d'automne.

LE DIABLE, *même jeu.*

Le sept de pique : il osa une fois critiquer le sermon de circonstance d'un révérend père jésuite.

L'ANGE GARDIEN

Le valet : il rafraîchissait chaque semaine la tonsure de M. le curé Gâdisseux. (*Il fait le pli. Puis, jouant.*) Le six : il lui ramena un jour son chien perdu dans le village.

LE DIABLE

Le dix : il vola plus tard deux lapins à son successeur, l'abbé Robinet. (*Il ramasse. Puis jouant.*) Et maintenant l'as de trèfle : il sacrerait comme un démon.

L'ANGE GARDIEN, *trouvant un atout qui lui avait échappé.*

La dame de cœur : il aimait la Sainte Vierge, portait son scapulaire, et la priait tous les soirs avant de se mettre au lit...

LE DIABLE, *furieux, démonté, se lève.*

Vous trichez! C'est honteux! Tantôt, deux fois de suite, vous avez renoncé : d'abord, quand j'ai joué le valet de cœur sur lequel vous avez mis un sept de trèfle, et ensuite quand j'ai joué le dix sur lequel vous avez mis le huit de carreau. Il fallait servir du cœur, il fallait jeter votre dame. Vous êtes un infâme tricheur! C'est indigne de la part d'un ange! Vous n'avez pas servi atout; saint Pierre en est témoin. Je proteste... On recommence le jeu... Vous savez bien que vous devez perdre, avec votre sale jeu, avec vos six et vos sept, et presque pas d'atouts! Reprenez vos cartes, et moi les miennes. On doit recommencer!... On recommence!... (*La rage du démon est indescriptible. L'ange gardien, qui est en faute, rougit. Saint Pierre referme son livre et va intervenir. Mais brusquement, la porte du ciel s'ouvre, donnant passage à une grande dame, d'une indigne beauté... C'est la Sainte Vierge. Déférent, l'ange se lève. Saint Pierre modestement s'incline. Le démon s'effondre dans une crise de nerfs épouvantable, en continuant de crier : On recommence! On recommence!... Cependant que Jean Durand, ahuri, s'interrompant dans ses signes de croix et ses genuflexions, écarquille démesurément les yeux.*)

SCÈNE DEUXIÈME

LA SAINTE VIERGE, *d'une main arrachant le tapis vert, de l'autre renversant la table, et éparpillant les cartes dans tous les coins. Avec douceur et autorité :*

Non! je ne veux pas, moi, qu'on recommence! On ne recom-

mencera pas!... Venez, Jean. Levez-vous. Venez avec moi... que je vous emmène ... au purgatoire. (*Par une porte latérale, Notre-Dame entraîne le facteur, qui de plus belle, baise sa médaille et son scapulaire. Aidé par l'ange gardien, saint Pierre remet un peu d'ordre sur la scène; puis tous deux rentrent au paradis, cependant que le démon continue de s'agiter, le ventre en l'air, hurlant et écumant.*)

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

De nouveau, l'action se passe au paradis, derrière la porte.

LA VOIX DE DIEU LE PÈRE, *à Dieu le Fils.*

C'est vous, mon Fils, qui avez introduit au purgatoire ce facteur qui y est arrivé hier soir? Vous nous faites de bizarres recrues!...

LA VOIX DE DIEU LE FILS, *embarrassé.*

Non, mon Père. Ce sera de nouveau ma Mère qui...

LA VOIX DE DIEU LE PÈRE, *conciliant.*

Ah! bon, alors!...

Rideau.

(Extrait des *Œuvres dramatiques* du curé Pecquet.)

OMER ENGLEBERT.

Chinois en Chine⁽¹⁾

Le Dragon qui au sein des nuages joue avec la Lune et le Soleil

Je prie le lecteur de sauter au plus vite ce chapitre. Je vais enfin écrire quelque chose pour moi seul : un essai de déchiffrement du mot croisé « Chine ». Ce n'est pas là tâche aisée, tant l'in vraisemblable dépasse l'imagination, tant il y a d'idées toutes faites à réduire! Combien de nouvelles déformées et tronquées qu'on lit en capitales dans la première page des journaux et qu'on ne démêle que tardivement en bas de la quatrième! Tous les télégrammes relatifs à la Chine ne portent-ils pas l'indication *Press Wireless*, marque de la station sino-américaine de T. S. F.?

Le coup d'œil déjà jeté sur Nankin montre que les partis s'y opposent; au sein des partis, les hommes s'affrontent. Chaque parti, chaque homme n'a d'espoir que dans le soutien que lui apportera tel militaire. Chaque militaire espère se voir valorisé politiquement. D'où tant d'alliances, de ruptures et de collusions secrètes. Une nouvelle guerre civile éclate-t-elle? Elle n'est autre chose qu'une rupture d'équilibre en faveur de tel politicien ou tout simplement la poussée d'ambition d'un général chef de bande. En vérité, un beau jeu d'échecs sur lequel pâlieraient Alekhine ou Capablanca eux-mêmes!

Tout général est un féodal, avec ses troupes et sa sphère d'influence. Mais ces généraux, de quelles armées proviennent-ils. Dans quelle école de guerre a-t-on omis de leur enseigner la fidélité au régime? Eh bien, ces généraux se sont promus tout seuls? parfois même ils vont jusqu'au maréchalat. O naïfs qui croyez encore qu'il est nécessaire à un militaire chinois de savoir lire et écrire et qu'il doit passer par l'Académie avant de

(1) Voir *Revue catholique des idées et des faits* du 30 août 1935.

commander!... C'est comme si l'on demandait à un juge chinois qui a acheté sa charge de renoncer à rentrer au plus vite dans ses frais de premier établissement!

A Nankin, trois hommes se détachent : le ministre des Affaires étrangères Wang Chin Wei, président du Yuan exécutif; le généralissime Chang Kai Chek; enfin le beau-frère de celui-ci, T. V. Soong, qui fut ministre des Finances avant de céder sa place à son autre beau-frère, M. Kung, mais qui n'en est pas moins fort puissant. Les deux premiers sont nettement nipponophiles, le troisième ne voit de relèvement de la Chine qu'avec le concours anglo-américain. Inutile d'ajouter que ces divergences rompent l'unité du triumvirat directeur. Au-dessus, en principe est M. Li Sen, président du Gouvernement national, dont, en réalité le caractère effacé fait du général Chang Kai Chek le maître de Nankin.

Pour affermir le pouvoir un groupement s'est constitué : la Ligue Bleue. Dans l'idée de son fondateur, l'ancien communiste Kou Chun, elle doit rénover la Révolution de Sun Yat Sen. Au nom de la lutte contre l'impérialisme, contre le Parti communiste chinois et la bureaucratie féodale, les ligueurs bleus ont assassiné sans mesure ouvriers, étudiants et soldats révolutionnaires. Ces excès n'ont pas amoindri l'ardeur des étudiants retour d'Amérique et surtout de ceux venant d'Allemagne, admirateurs de Hitler : « Le Führer a sauvé son pays de l'oppression des grandes puissances. Pourquoi ne tenterions-nous pas de l'imiter ? »

C'est pour apaiser tous ces esprits surchauffés que Chang Kai Chek a lancé l'austère doctrine de la Nouvelle Vie. Pourtant l'influence de celle-ci n'a pas encore dépassé les deux seules provinces du bas Yang Tsé, le Kieng Su et le Tché Kiang, qui restent soumises au pouvoir de Nankin.

Les autres provinces, elles, sont assez dissidentes. Celles du nord : Tchili et Ho Nan sont aux ordres du général Hoang Fu, qui ne rêve rien d'autre que de rétablir l'ancien Peï Yang du premier président Yuan Shi Kai et de s'appuyer sur les Nippons.

Le maréchal Liou Hsiang, gouverneur militaire du Sze Tchou, vit dans sa capitale, Tchen Tou, administre sagement cette province qui est le grenier de la Chine, descend fréquemment voir les Français installés à Tchong King et retrouver la civilisation, l'électricité, les automobiles. Là, du haut des interminables escaliers qui mènent au Yang Tsé, il regarde avec satisfaction les eaux rapides : c'est l'unique route qui relie le Sze Tchouen à l'extérieur et il en est le maître. Il se réjouit de s'être débarrassé de son oncle Liu Wen Hui, gouverneur civil de la province, rêve à une indépendance possible et rentre soudain télégraphier quelque insolence à Nankin. Par contre, il se détourne avec humeur de l'Est où se massent des troupes tibétaines, du Sud où s'agitent ces communistes qui le harcèlent et qu'il abhorre.

Le Sing Kiang ou Turkestan chinois est en passe de devenir un territoire autonome sous l'influence soviétique — à moins que ce soit sous celle des Britanniques ou encore peut-être celle du Nippon. Le Tibet oriental où Si Kang méconnaît la Chine officielle bien qu'on y ait délégué Liu Wen Hui et le Pan Chen lama, médiateur qui doit user de toute son influence religieuse pour régler le conflit sino-tibétain.

Au Chan Si, le général Yen Si Chan se montre indocile à toutes les avances que lui fait le Gouvernement central pour s'assurer de sa neutralité bienveillante.

Feng Yu Siang, l'inénarrable général chrétien (qui aujourd'hui tourne au bolchévisme), brave les ordres de Nankin et fomenté des troubles contre les Nippons qui s'infiltrèrent dans son fief, la Mongolie Intérieure. Non loin, les généraux Lieou Kouéi Tan, gouverneur du Tcha Har, et Li Chi Chu, gouverneur du Souéi Yuan, veulent faire du haut Ho Péï un Etat indépendant

le Hopéï Kou; ils se heurtent en cela à Yue Hsue Chang, gouverneur du Ho Peï, qui reste fidèle à son chef, le ministre de la Guerre Ho Yung Tching.

Au Kouang Si la situation est brumeuse : les généraux Li Tsong Jeng et Peï Tsong Tsi veulent être bien avec tout le monde : Nankin, les Rouges de leur province et les avancés de Canton, ce qui est le plus sûr moyen de se vouer à l'exécration de tous...

La province sacrée par excellence, le Chang Tung, patrie de Mencius et de Confucius, n'est-elle pas, elle aussi, en délicatesse avec la capitale? Toutes, dis-je, toutes...

Le danger le plus sérieux a été un moment au Fo Kien. Le vénérable Hou Han Min, dont les idées de bon sens gagnent du terrain jusqu'au sein du Kuomintang, le bolchévisant Eugène Chen et le général — un vrai, celui-là — Tsaï Ting Kai, commandant la fameuse XIX^e armée, ont, en novembre 1933, formé dans le Fo Kien un gouvernement révolutionnaire fédéral. Poursuivant une politique d'assainissement, ils combattaient et les Rouges installés dans la province et Nankin. Le mouvement ne tarda pas à prendre de l'ampleur : l'ancien ministre des Communications Tcheng Ming Chou, et l'ancien chef d'état-major des troupes sudistes Li Chi Sen se rallièrent avec éclat au gouvernement de Fou Tchéou.

Cependant la défection de Tcheng Tchi Tang, chef des troupes cantonaises, et de Chen Tsaï Fang, commandant la place de Canton, une action militaire rondement menée par Chang Kai Chek lui-même et d'heureuses tractations amenèrent la disparition apparente de ce gouvernement dissident qui commençait à se rapprocher singulièrement du communisme. La XIX^e armée, glorieuse des batailles de Shang Hai, fut incorporée dans les forces gouvernementales. L'ordre est revenu, mais la menace reste latente.

Quant au Kouang Si, au Kouang Tung, au Yun Nan, au Soei Tchou, ils ignorent jusqu'au nom des triumvirs — au moins autant qu'un bon Français...

Et bien entendu je passe sur les relations entre ces dissidents... Et je ne manque pas d'ajouter que tout cela est fait d'aujourd'hui, sans rapport avec le fait de demain, que c'est éphémère et instable, que les haines les plus mortelles comme les alliances les plus solides ont beaucoup moins d'importance qu'on ne le dit ou l'écrit. De tout temps la Chine fut une confédération convulsée de luttes intérieures, car elle ignore ce que signifie le mot *nation*. Il n'y a point de Chine : il n'y eut jamais que des Chinois que tous les trois ou quatre siècles, un homme implacable tente de reforgeur — œuvre en vérité précaire, qui s'effrite au cours des ans.

L'intransigeance cantonaise (Suite du Dragon)

A Canton on ne s'occupe de la politique extérieure que pour critiquer Nankin. L'accroissement de la tache rouge est autrement inquiétant : faut-il négocier avec les communistes, prendre la tête de leur mouvement et les orienter dans le sens le plus profitable au sudisme? Faut-il au contraire se rallier à la politique de Chang Kai Chek, tailler les Rouges en pièces, les rayer de la Chine?

C'est qu'à Canton est le Bureau de la Troisième Internationale, section d'Extrême-Orient, l'école fondée par Moscou dans laquelle viennent recevoir la bonne parole Annamites, Malais, Indiens, Javanais et Chinois.

On ne se soucie pas non plus de l'occupation de la Mandchourie autrement que pour flétrir le Gouvernement; certes on crie à la guerre — de loin; on reproche sa trahison au généralissime,

on écrit des articles plein de violence. Mais c'est à peu près tout... Si à Peï Ping j'avais senti quelque sympathie pour l'ordre et la raison qu'introduisirent les Nippons en Mandchourie, à Nankin on m'avait paru nippophobe avec raison. L'Empire du Soleil Levant n'a-t-il pas depuis le XV^e siècle essayé de diviser la Chine pour y accroître son influence? « Bagatelle, me déclare-t-on sans fard à Canton. Les Mandchous n'ont-ils pas, depuis trois cents ans, gouverné la Chine? Et pourtant c'étaient des usurpateurs... Non! Ce que nous ne voulons pas, c'est un nouvel asservissement de la Chine du Sud par la Chine du Nord ».

A la vérité, ce qui passionne réellement le Cantonais, c'est la politique intérieure de Nankin. Il n'y a pas de jours qu'on ne voue pas aux pires démons infernaux les cinq Yuans gouvernementaux.

Il faut dire que, si pour les gens de Peï Ping, Nankin est une capitale tout à fait méridionale, elle est aux yeux des Cantonais, située des plus au Nord. Or, c'est la primauté du Sud que réclame Canton. On fait valoir que c'est dans le Sud qu'est la fertilité, le commerce, l'industrie, toutes choses modernes qui doivent l'emporter sur des pierres usées, sur une culture et des arts désormais périmés.

C'est beaucoup une question de biologie, d'ethnicité et de climat qui coupe en deux l'immense territoire chinois, qui oppose le Sud au Nord (beaucoup plus d'ailleurs que le Nord au Sud). C'est plus encore une question de malheurs qui deviennent insupportables. Mais c'est surtout un désir frénétique du pouvoir qui affronte les partis, qui les multiplie et les amène, en attendant la dictature de l'un d'eux sur tous les autres, à se cantonner dans les fiefs dont le revenu n'est à partager avec personne.

L'opposition de Canton à Nankin, de Canton à Peï Ping, de Canton à Hsin King n'est autre chose que la volonté du Sud à contrôler le Yang Tsé, la maître-fleuve, la clef du pays. Différent de la rébellion plus ou moins ouverte des autres provinces, le mouvement sudiste n'est pas séparatiste, mais ultra-nationaliste et violemment impérialiste : il ne voit d'issue que dans la guerre civile pour renverser un gouvernement contre lequel il n'existe pas d'armes légales et auquel il veut se substituer pour régner sur la Chine tout entière. Ignorant de l'histoire de son pays, il veut forger une unité qui n'a pas été réalisée dix fois en cinquante siècles.

* * *

Belle ville que Canton, cette Venise chinoise! Un *bund* bordé de buildings imposants et de banques multiples qui drainent le commerce des soixante-dix millions de Chinois de l'arrière-pays, des ponts hardis sur des canaux où grouillent des dizaines de milliers de jonques, des rues bien tracées avec huit sens de circulation — tramways, autobus, autos et pousses. Dans tout cela une humanité innombrable qui ne vit que pour et par la haine.

Haine des Blancs, car Canton est commandé par Hong Kong : là, les Britanniques contrôlent l'embouchure de la Rivière de Perle et tout le commerce de l'intérieur. Haine du Kuomintang : les gens de Nankin sont encore trop nombreux au pouvoir et ils ont trop oublié qu'ils appartenaient autrefois au parti révolutionnaire de la Chine du Sud. Et puis ne concluent-ils pas des emprunts étrangers qui ne profiteront pas à Canton? Ne se sont-ils pas remis aux mains des Américains. N'ont-ils pas abandonné sans combat le Mandchourie aux Nippons?

Canton juge bien Nankin ce qu'il est : une abstraction créée par l'avidité des grandes puissances. Enragé de nationalisme, le Conseil politique du Sud-Ouest aspire au pouvoir pour adopter une attitude intransigeante à l'égard des Mandchous rebelles, pour abattre le gouvernement rouge de Shui Kin, pour mettre en valeur les richesses de la Chine méridionale.

Le combat est mené par la veuve de Sun Yat Sen. Elle a constitué une ligue, la *Sung Tching Ling* (lui donnant son nom de jeune fille) pour lutter contre les maris de ses sœurs, Chang Kaï Chek et Kung, et contre son propre frère, T. V. Soong. Sa popularité chez les étudiants révolutionnaires est immense.

En dépit des deux conférences de Kooling et de l'entente qui s'y est conclue pour combattre les Rouges, l'opposition reste entière entre Canton et Nankin. Si l'ancien bolchéviste Chang Kaï Chek étaye son pouvoir de l'appui des Vieux-Chinois, — force loin d'être négligeable, — s'il se lie aux banques des Etats-Unis, s'il encadre son armée d'instructeurs allemands que commande le général von Seckt, Canton, d'essence plus chaude, crie à la trahison de la Révolution : il n'y a de doctrine que celle de Sun Yat Sen. C'est-à-dire amener les masses à prendre conscience qu'elles sont dupées par les profiteurs de la politique, de la finance et du commerce, qu'elles doivent en conséquence exercer le pouvoir. « Un gouvernement n'est que le secrétaire du Peuple. »

Théoriquement, c'est excellent de proportionnaliser les voix du corps électoral à l'impôt payé, de ne faire voter les lois militaires que par ceux qui peuvent être amenés à combattre, que de rendre le député révocable à tout moment par ses électeurs. Mai pratiquement?...

Pratiquement, Canton tire sa force de la haine du malheur.

Il ne faut pas juger de la Chine par les Chinois que nous coudoyons : diplomates, étudiants, commerçants, brasseurs d'affaires. Ceux-là sortent des écoles américaines ou allemandes et ils y ont trop souvent échangé la fine politesse et la mesure classique contre une outrecuidante verbosité; ils y ont acquis un sens des affaires qui leur fait rejeter l'antique bonne foi chinoise, la confiance et la courtoisie qu'il était nécessaire de posséder en un temps où la difficulté de connaître tous les caractères utiles donnait son entière valeur à l'engagement verbal. Ces Jeunes-Chinois, qu'une formation primaire et une indigestion d'Occident rendent plus insolents que l'ignorance, portent des costumes de couleur tendre, des lunettes d'écaïlle et, sur des cheveux gommés, des canotiers bien blancs. Certains même ne quittent pas la culotte de golf... Ils n'ignorent rien de la mécanique, s'ils répugnent à l'entretenir, et ils ont appris à soumettre les prix de leurs marchandises à la loi de l'offre et de la demande — sachant majorer lorsqu'ils traitent avec les Blancs. Ce sont les moins nombreux, mais les plus indiscrètement actifs.

En contrepoids de cette minorité et la méprisant, le riche bourgeois qui cède à l'auto, à la lumière électrique et au téléphone, mais qui, rentré chez lui, reste fidèle à sa tunique, sa cuisine, son ya men, ses concubines et à la tradition confucéenne. Pour lui plus encore que pour le Jeune-Chinois, le dollar est roi.

Ces opulents commerçants reprochent à Nankin sa faiblesse à l'égard des rebelles et accusent les puissances de ravitailler en armes les factions de désordre; mais ce sont les intermédiaires les mieux introduits pour la vente des fabrications de guerre. A Shanghai, je parle aviation, et comme je manifeste quelque connaissance de la question, des Chinois bien gras — signe de richesse — se succèdent à ma table. « Quelle firme représentez-vous? Avez-vous des catalogues? Quelle remise ferez-vous pour un marché de huit avions de reconnaissance? »

Et le soir, au Club International, je m'apercevrai qu'un Américain, représentant de la Consolidated Aircraft Corp, regarde de travers, et qu'un autre, de la Fairchild Aviation Corps, me dévisage. Et puis encore deux Anglais qui s'ignorent, un Italien qui se détourne d'un collègue allemand, deux Français qui se détestent : tous vendent des avions; ils en vendent à tous les généraux qui se battent entre eux.

Mais que sont-ils, ces Jeunes-Chinois, ces Vieux-Chinois par rapport à cette masse formidable de quatre cents millions d'êtres

— les Chinois-Sapèques — à ces trois millions d'artisans urbains, à ces campagnards innombrables dont la civilisation matérielle n'est guère supérieure à celle du sauvage des forêts de Germanie — celui d'il y a trois mille ans? Comme ce dernier, le paysan chinois n'a qu'une préoccupation : savoir en se réveillant ce qu'il mangera le soir. La sapèque — un huit-millième de dollar — est pour lui un trésor plus précieux que cent dollars pour le gros commerçant de Han Kéou.

« Masse formidable d'acheteurs », lit-on couramment dans la presse américaine et britannique... Mais que peuvent acheter ces pauvres hères, eux qui ne produisent pas assez pour vivre à leur faim, paralysés qu'ils sont par soldats, percepteurs et brigands? Déjà le matériel américain, jugé trop cher, doit céder la place aux machines allemandes, lesquelles ne tarderont pas à s'effacer devant le *made in Japan*. Et aussi quelle sécurité auraient les vendeurs?...

Tout est explicable lorsqu'on connaît le caractère du *pé sinn*, l'humble peuple chinois, son anarchie à l'égard des chefs et sa soumission à la tradition, son imprévoyance, son utilitarisme immédiat et son familidisme désintéressé, son ignorance et sa légèreté, son respect pour la discipline de la nature et sa rébellion à toute innovation. Le paysan n'est pas sans qualité : il sait admirablement travailler la terre et s'y attache, il est patient jusqu'à la résignation, il n'est pas guerrier, étant sans idéal national. Mais, la faim aidant, il devient facilement brigand. Si les circonstances le mettent à même de profiter de la misère de ses contemporains, rien ne le retiendra : c'est qu'il ne poursuit jamais que le gain immédiat, capable de donner sur l'heure la jouissance matérielle, la seule qui compte. Qu'il devienne riche, il pratiquera volontiers une philosophie épicurienne et comptera en taels ou en yuans.

Cette âme compliquée, qui est vraiment à l'opposé de la nôtre et nous la rend imperméable, est la force de la Chine, son patrimoine inaliénable. Ni les occupations territoriales, ni les pénétrations étrangères ne l'entameront. Bien plus que le patriotisme agressif des étudiants cantonnais, l'esprit familial en lequel on peut la résumer incarne l'irréductible vitalité du pays et toutes ses possibilités de résurrection.

* * *

Vu de Genève, l'effort de Nankin paraît méritoire et respectable : entreprendre l'éducation de tout un peuple, organiser le pays, développer le sentiment de nation, quel beau programme! A peine s'étonne-t-on chez nous des guerres civiles, car nous savons que tout ne va pas sans combat avec les « forces mauvaises de la réaction ». A peine est-on surpris que l'enseignement du vote passe avant la construction des routes et la lutte contre la famine. On admet moins l'esprit de Canton, bien qu'il représente la pure doctrine de Sun Yat Sen : c'est que l'outrance de ses dogmes révolutionnaires inquiète notre société capitaliste et qu'en notre Europe lointaine on devine que le fil rouge relie son évangile.

Mais pour qui s'est enfoncé seulement de cent kilomètres vers l'intérieur de la Chine, la politique de Nankin apparaît ahurissante d'inadaptation : on conçoit alors Moukden et Canton — les deux pôles — comme des nécessités sociales.

Spolié, meurtri, ruiné, le Chinois-Sapèque est allé où il risquait de trouver une atténuation à ses maux — ou tout au moins l'espérance. Il est allé vers les Nippons, dans cette Mandchourie où la population immigrée a décuplé en vingt ans, sûr qu'il était d'y voir pousser ses moissons sans qu'une bande de pillards vint lui ravir le fruit de son labeur en même temps que la vie. Le Vieux-Chinois s'est aussi détaché des utopies du Koumintang; le Nippon représente le rétablissement de l'ordre et de la pros-

périté, pour le moment ce qu'il y a de primordial. Ce bourgeois est certain de la puissance d'absorption de sa civilisation et il ne redoute pas l'emprise de Tokyo.

Tout le monde n'a cependant pas la chance de pouvoir aller vers le Nord : aussi d'énormes masses se sont-elles tournées, qui vers le communisme, qui vers Canton-la-Révolutionnaire, au climat tempéré, à la fertilité persistante. Le vide s'est fait autour de Nankin qui voit sa puissance s'écrouler comme sable entre les doigts. Les Tang pou de Salut public, les corporations ouvrières paysannes, le Conseil politique du Sud-Ouest, voilà des puissances!

Dans le Nord, c'est l'ordre nippon, mais c'est aussi la dure discipline d'un capitalisme aux destinées impériales. Dans le Sud, c'est la libération.

Se libérer! Depuis mon arrivée à Canton je n'entends plus que ce mot. Se libérer d'une tutelle, même bienfaisante, se libérer à tout prix, même à celui des pires catastrophes sociales, tel est le mot d'ordre dans la capitale du Sud. Et cet appel répond tellement à la rébellion spécifique du tout Chinois à l'égard de l'autorité!... Et aussi cette libération contient tant d'espoirs de bonheur!... N'importe qui, pourvu qu'il promît la paix des corps et des âmes, même le simple répit dans la souffrance, devait être le dieu adoré.

Les griffes rouges (Fin du Dragon)

La facilité des communications n'est certes pas ce que la Chine peut revendiquer de plus attirant dans sa propagande touristique. C'est dommage, car ce pays est inconcevable comme variété, pittoresque — et imprévu.

On peut, par exemple, s'imaginer qu'après avoir affronté les périls de la navigation aérienne menée au ras des eaux du Yang Tsé, après s'être éloigné à 220 à l'heure d'un littoral en effervescence, au delà de la triple ville de Han Kéou, on trouvera la Chine millénaire, la Chine paisible des estampes et des assiettes de porcelaine; une ville située à douze cents kilomètres de Nankin, à vingt trois jours de bateau des cités bancaires, industrielles et turbulentes, une ville comme Ning Yuen Fou ou Cheng Tou doit être certainement le coin le plus calme, si ce n'est le plus confortable, de la Chine de l'Ouest...

Les Américains ont établi un service aérien qui, bien qu'intermittent, fonctionne avec tant de sécurité que l'envie vous prend de fuir la politique chinoise et la souveraineté du dollar. Parce que, Blanc, vous arrivez vite à une saturation intolérable qui exige la détente.

Un pilote est Américain et l'autre est Chinois, mais seul le premier décolle et se pose : prudence appréciable. Le bi-moteur s'est glissé entre les falaises noires à pic au-dessus de tourbillons écumeux, il s'est élevé pour couper d'interminables méandres. Vue d'en haut, la Chine paraît plus usée que jamais. Par moment, on a survolé des haleurs de jonques : nus, ils marchent le long d'étroits gradins taillés dans la roche et tirent à la bricole les jonques qui remontent le courant. Mais comme leur chant n'est pas transcriptible dans notre musique, ces forçats n'ont pas la notoriété de ceux qui autrefois halaient les péniches au long des berges de la Volga. D'autres fois, de mauvais garçons nous mitraillent au passage : on l'apprendra à l'escale pendant l'échange des sacs postaux. Puis on se pose sur un minuscule plan d'eau, évitant de justesse des jonques nonchalantes. Terminus...

— Hwéi! Hoa?...

Des soldats en couteil gris m'abordent. Je tire machinalement mon passeport déjà si usé. Horreur! Les soldats ne sont pas des réguliers : ils ne portent pas des gants blancs... Ils ont en revanche

un fusil, un mauser en étui de bois, un sabre-poignard et, apparentes, plus de deux cents cartouches. Allons! Il n'est plus temps de reculer : je suis chez les communistes. Comme il est impossible de pénétrer chez eux, il n'y a plus qu'à sauver la face aux portes de la Chine rouge, écouter celle-ci parler, l'ausculter.

Mes hôtes sont gais et ils m'entraînent au Soviet local où pendant quatre heures, sans songer à me donner autre chose que du thé, un jeune Chinois à lunettes va m'expliquer l'organisation du Parti communiste. Ce gamin de vingt-trois ans est d'ailleurs un haut personnage, commissaire politique chargé de surveiller les officiers supérieurs rouges et — je l'ai su plus tard — président d'une section de contrôle secret, agissant en liaison directe avec le Bureau de la III^e Internationale.

Il me mitraille de résultats : annulation des dettes de fermage, attribution aux prolétaires et aux petits fermiers des terres prises de force aux grands propriétaires et aux lamasseries dont on a brûlé les actes de possession, impôt payé en nature, développement de l'irrigation, des écoles, des hôpitaux... Je crois entendre l'exposé que me faisait il y a un mois S. Exc. « Tivy ». Mon interlocuteur s'excite, il glapit, il arpente la pièce, me met de force des graphiques dans les mains : « Tout est fait sans argent, avec le seul enthousiasme prolétarien des masses ouvrières et paysannes... » Avec régularité tombe le nom de Moscou.

J'ai à peine besoin de ce discours volubile pour apercevoir quel terrain fertile attendait l'ensemencement rouge. Le communisme ne pouvait que séduire ces pauvres masses; il a su flatter l'orgueil foncier de l'Asiatique en promettant au pauvre l'égalité avec le riche, il s'est acquis l'intellectuel en lui reconnaissant l'aptitude à conduire ses affaires nationales et en le persuadant de son équivalence avec le Blanc qu'il jalouse. Loin, bien loin de la pure doctrine léniniste, mais travaillant à abaisser un sens moral déjà compromis et à libérer les pires instincts humains de leurs fragiles barrières, il l'a prêchée en faisant fond sur l'appétit et l'oppression, il a désigné à la vindicte publique les auteurs de tous les maux : les Blancs et ceux qui pactisent avec eux.

Chargé de messianisme, le communisme s'est adapté aux coutumes chinoises, à l'amour de l'argent, au sens de la propriété, à la présomption, à l'effroyable misère du bas peuple; il a sensibilisé définitivement celui-ci à la xénophobie. Ce sentiment qui fut toujours latent et qu'aucun des huit mille missionnaires installés en Chine ne démentira est d'ailleurs limité aux individus et aux procédés de la race blanche et ne touche en rien aux idées européennes que les Jaunes envient et cherchent à acquérir.

De Canton, la propagande soviétique a infecté l'intérieur en trois foyers distincts. Une notable partie des provinces de Kiang Si, Ho Peï, Ho Nan et Fo Kien sont rouges et mettent en échec les armées régulières, bien que ce soit Chang Kaï Chek en personne qui mène ses soldats au combat. Sur les deux mille départements des soixante-dix provinces, trois cent cinquante sont acquis aux idées communistes dont quatre-vingts millions d'âmes confessent le menaçant évangile. De redoutables forces, morales aussi bien que militaires, grandissent avec rapidité.

Si les dirigeants du Parti vont naturellement à la pire haine sociale, le communisme sert admirablement la politique des partis, qui l'utilisent avec adresse entre eux ou à l'égard de l'étranger. Il est entendu qu'aujourd'hui le communisme est crime d'Etat en Chine. Les nationalistes ont pris le pouvoir en répudiant la qualité de Rouges qui les avait aidés; mieux même, ils ont lancé un appel à l'Amérique — aussi bien d'ailleurs en répudiant des Russes de Borodine que pour tenir les Japonais à distance. Mais demain peut ramener l'influence des Soviets : la reprise des relations diplomatiques avec Moscou en est une amorce. De leur côté, les partis sudistes, pour faire pièce à Nankin, en dépit des accords de Kooling, jouent avec un feu qui peut en un instant les consumer.

Pourtant si le communisme s'est imposé facilement dans les provinces que le gouvernement central a trop longtemps laissées à leur malheur, oserai-je dire que je n'ai guère vu de différence entre la Chine communiste et la Chine républicaine? Elles ne se prêtent d'ailleurs pas aisément à la confrontation, chacune restant sagement chez soi.

La vérité est que le gouvernement rouge de Shui Kin est devenu le rival du gouvernement national et qu'il est probablement plus fort que lui — en tout cas plus efficace. Il réalise ce paradoxe d'être installé sur un territoire plus grand que la France, en plein cœur de la République Chinoise. Il ne constitue pas un parti politique organisé en vue de disputer le pouvoir aux autres factions; il a son armée, son administration et un territoire qu'il administre avec succès, bien qu'il soit fractionné en trois. Il est un Etat.

Mais est-ce solide?

A entendre mon ardent interlocuteur, je ne devrais pas en douter : sa conviction est absolue.

— Mais les ouvriers des villes se sont-ils joints à votre mouvement? demandai-je.

— Naturellement, mais ils ne sont guère nombreux dans l'ensemble. Les Soviets chinois se composent presque exclusivement de paysans et ce sont des intellectuels qui les dirigent.

Voilà bien le point épineux, et comme on est loin des Soviets russes!... Ces agriculteurs chinois n'ont jamais pu faire une révolution sociale et ils se sont mis à la remorque des premiers qui leur ont assuré la propriété de la terre. Mais ceux que la dépossession des grands a faits petits propriétaires admettront-ils la révolution prolétarienne que prêchent les chefs et dont le but est de nationaliser, puis de collectiviser le sol et ses produits? Ces Soviets paysans, essentiellement capitalistes, ne suivront-ils pas la bourgeoisie si celle-ci sait faire taire les rancunes qu'elle peut nourrir contre ceux qui se sont partagé leurs fiefs? Ce rouge ne virera-t-il pas au jaune impérial si un ordre nouveau se substitue à l'organisation communiste? Bien qu'à échéance lointaine, c'est certainement plus admissible que l'union entre paysans et ouvriers de la cité.

Mais si l'aide de l'Occident ou du Nippon n'étaye pas Nankin ou un autre pouvoir central, il est à prévoir qu'à la moindre défaillance du gouvernement national la Chine se fracturera en groupes ennemis et le gouvernement communiste de Shui Kin acquerra une autorité considérable. Il est alors à redouter qu'il se tourne vers l'U. R. S. S., la seule nation qui se soit intéressée à l'œuvre régénératrice de Sun Yat Sen. A part les Han, les Soung et les Ming, les seuls maîtres qui imposèrent l'unité à une Chine bariolée, étouffée de bureaucratie formaliste et dévorée de factions furent des étrangers : Huns, Turcomans, Mongols, Mandchous. Demain les Soviets russes ou les Nippons!...

— Et les étrangers, monsieur Mao?

M. Mao s'arrête net, me toise avec mépris et lance, sur un ton aigu, une flamme aux yeux :

— Le gouvernement de Nankin (je suppose que mentalement il ajoute : « Que le gel lui glace le foie! »), le gouvernement républicain a montré son incapacité à libérer la Chine de ses entraves. Nous, nous avons déclaré la guerre aux Nippons. Dès que nous aurons l'accès à la mer et l'usage des voies ferrées, nous les chasserons des trois provinces de l'Est comme nous débarrasserons la Chine de tous les rapaces qui la dévorent vivante!...

— Ah!... Cela peut être loin...

— Avant dix ans il n'y aura plus ici que la Liberté prolétarienne!

Hum!...

D'ailleurs, l'audience est finie.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Sur la tombe de la Reine

Elle a passé comme un météore traversant le ciel. Elle restera dans la mémoire du peuple belge comme un être idéal, que le Ciel avait prêté seulement à la terre. Compagne délicieuse du Roi, mère de tendresse, reine de bonté penchée sur toutes les misères. Qui dira le secret de son prestige, de l'universel empire qu'elle exerçait à son insu? Il y entraît la séduction de sa beauté, la magie de son sourire, son port de tête royal, une simplicité ravissante et le rayonnement d'une pureté liliale qui transparaissait dans la limpidité de son regard.

Elle nous avait conquis dès son arrivée de la Scandinavie, non pas dans la bousculade d'Anvers, ni même dans son débarquement dans la capitale, qui fut contrarié par l'inclémence du temps, mais à son apparition au balcon de l'hôtel de ville, dans le cadre merveilleux de cette place unique, puis encore au balcon du palais, puis au portail de cette collégiale d'où elle se retourna avant d'entrer, face à la multitude, avec la spontanéité expansive de son geste à elle, en agitant son bouquet de mariée.

« Nous avons une bonne duchesse de Brabant qui sait sourire au peuple. Nous aurons une bonne reine. » Ainsi parlait la *vox populi*.

Elle était prédestinée à la Belgique, je veux dire à ce confluent du courant nordique et du courant latin, à la croisée du génie des races du Nord et de celui des races du Midi. Venue, en effet, de la glaciale Scandinavie, elle n'était pas moins petite-fille d'Oscar II, grand lettré d'une culture bien française qui était petit-fils d'un maréchal de France, Bernadotte, le fondateur de la dynastie encore régnante. Sergent de l'armée Sambre-et-Meuse, général de la République, maréchal de France, prince de Ponte-Corvo, roi de Suède et de Norvège, des Goths et des Wentes. Pourquoi faut-il, hélas! qu'il abjurât la foi catholique et entraîna sa descendance dans l'hérésie? Il avait épousé Désirée Clary, une Méridionale pétulante. Oscar I^{er} avait épousé Joséphine de Leuchtenberg, fille du prince Eugène de Beauharnais, petite-fille de l'impératrice Joséphine, princesse très catholique dont la reine Astrid descend en double lignée. Elle n'eut donc point à forligner pour embrasser le catholicisme que saint Auschaire apporta, au IX^e siècle, à la Suède. Elle n'eut qu'à reprendre une lointaine tradition.

Le correspondant bruxellois du *Temps* n'a pas craint de jeter dans un venimeux article un doute injurieux sur la loyauté de cette haute conscience qui mit quatre ans à s'instruire à fond de la religion catholique et se prononça en toute liberté, trois années au moins avant l'accession inattendue du prince Léopold au trône brusquement vacant de son père. Mêler à cette démarche spontanée la prétendue « *raison d'Etat* » dans un pays dont le premier roi fut et demeura luthérien jusqu'à sa mort, c'est pour le moins passablement dérisoire. Il est d'ailleurs incontestable que cette conversion réjouit profondément le roi Albert, heureux et fier d'annoncer au Souverain Pontife que toute la Famille royale était catholique. Il est manifeste aussi que sous l'influence

de la grâce divine, ses vertus naturelles d'épouse et de mère resplendirent d'un nouvel éclat.

* * *

Toutes ces beautés et toutes ces grandeurs se sont évanouies. Elle semblait parvenue au faite de la félicité, promise aux longs espoirs d'un règne glorieux : une seconde de distraction, un brutal accident, et tout s'écroule.

N'était-ce donc qu'un fantôme de bonheur que le Roi avait étreint?

Et l'on comprend, chez ceux qui n'ont pas l'espérance parce qu'ils n'ont pas la foi, le sursaut de révolte qui les dresse contre ce qu'ils appellent le Destin. Il faut les entendre : « Impénétrable dans son mystère, le Destin a des cruautés qui désarment jusqu'à l'envie. » Ainsi commence un réquisitoire, manifestement injuste contre cet impitoyable Destin, l'aveugle puissance, s'acharnant depuis un siècle contre notre Dynastie. Il frappe de mort au berceau, en 1834, le premier-né de Léopold I^{er} et de Marie-Louise. Il redouble sa fureur, en 1869, contre l'unique fils de Léopold II et de Marie-Henriette, et, quelque vingt ans plus tard, le prince Baudouin, sur lequel le vieux roi et le pays fondaient tant d'espérances, n'échappe pas à ses coups. Il arrache à la vie, en pleine vigueur, en 1934, le roi Albert que la guerre avait épargné. Et, « lorsqu'on avait lieu d'espérer que le sort se laisserait » rassasié de cruautés, « l'injuste, l'implacable Destin frappe en plein bonheur une reine jeune et belle, comme s'il était jaloux de tant de charme et de tant de grâce... La Fatalité, puissance aveugle, hostile, finirait-on par croire, au bonheur sans nuage, est venue rompre un mariage d'amour de sa main brutale.

« Pourquoi faut-il que tant de bonheur si clair, si radieux dans sa simplicité ait été détruit en une seconde, et pour toujours! Ne cherchons pas à résoudre cette énigme. La Mort est la toute-puissante. Commande-t-elle au Destin ou lui obéit-elle? On ne sait. »

Voilà toute la philosophie du *Soir*, et toute la consolation qu'elle offre au Roi dont le cœur est tordu par les spasmes de la douleur : les cris stridents de colère contre « le Destin inhumain, le Destin tragique et barbare, le cruel Destin ».

Il y a ici amphibologie : il faut choisir entre Dieu et le Hasard, entre Dieu Créateur de l'univers et souverain Maître de son ouvrage ou le Hasard inexistant. S'insurger contre Dieu, le citer à sa barre de journaliste, Lui réclamer des comptes : ce serait joindre l'ineptie au blasphème. S'en prendre au Hasard, c'est-à-dire au Néant, ou encore à la Nécessité des lois physiques, au Déterminisme des forces aveugles, c'est répéter le geste de l'enfant qui se retourne avec colère contre la pierre ou le bois où il s'est cogné.

Il faut répondre tout d'abord à cette accusation portée contre le Destin d'être l'irréconciliable ennemi de notre Dynastie. Elle est étrange, car il saute aux yeux que les vides creusés par la mort ont été merveilleusement comblés, le premier par Léopold II, les deux suivants par Albert I^{er} dont les règnes furent glorieux. D'une manière générale, la continuité séculaire de

notre Dynastie depuis 1931 à travers tant de révolutions et de guerres qui ont emporté dans leurs torrents tant de couronnes et de sceptres, des monarchies et des empires apparemment indestructibles, cette continuité historique s'explique difficilement par le simple jeu des causes naturelles en dehors d'une protection divine. Aux heures d'angoisses, aux tournants périlleux, en 1848, en 1870, en 1914-1918, la Belgique et sa Dynastie ont été sauvées de l'abîme où ont roulé des empires fameux.

Et, certes la mort a fauché sans relâche dans notre Dynastie de nobles existences et l'on peut dire sans hyperbole que sa dernière victime a été pleurée par l'univers. Elle avait un charme si prenant, elle était sur la scène de ce monde une si radieuse apparition de grâce, de beauté royale, elle avait su gagner le cœur du peuple en se penchant avec tant de bonté sur les misères qui l'étreignent! Escortée par l'admiration universelle, appuyée sur le cœur d'un jeune roi qui mettait en elle, dans son sourire et son amour tout son bonheur, environnée par la reconnaissance du pays qui avait vu revivre en elle la populaire Marie-Louise, la reine Astrid paraissait promise à un règne long et prospère.

Et l'on conçoit assurément que, sous la violence du coup qui nous accable tous, l'esprit se crispe en quelque sorte devant cet irrésistible Pourquoi? Pourquoi, elle? Pourquoi fauchée sans pitié cette vie précieuse à laquelle étaient suspendues tant de vies précieuses, et qui, fleur splendide, s'épanouissait en beauté, en vertus, en dévouement, en générosité? Pourquoi, par un brutal accident, cette épouse, cette mère, cette reine, arrachée après neuf ans de la plus tendre union, après dix-huit mois de règne remplis de bienfaits, à son époux broyé par la douleur, à ses trois petits enfants, à ce peuple dont elle avait conquis la vénération et la reconnaissance?

A ces pourquoi il n'y a qu'une seule réponse consolante, il faut la demander à la foi, il faut la demander à l'amour, aux pieds du Crucifié.

Quand vous aurez supprimé Dieu et fermé les perspectives de l'éternelle vie, vous serez acculés au néant et au désespoir. Rétablissez Dieu dans votre esprit, replacez le Maître souverain sur son trône gouvernant l'univers, son ouvrage, avec une infailible sagesse, le *Père dans les cieux* — la solution du problème du mal tient dans ces deux mots — le Père infiniment aimant dans les cieux que nous a mérités le sacrifice volontaire de Jésus, son Fils, dans les cieux où Il nous appelle pour nous y payer les souffrances de cette vie passagère qui sont le prix de la béatitude sans fin; remontez votre foi de chrétien à la hauteur de l'épreuve, et le mystère du malheur s'éclairera pour vous d'une divine clarté en attendant qu'il s'illumine des splendeurs de la vision révélatrice de tous les mystères.

Vous me demandez pourquoi ce bonheur vient de sombrer dans cette tombe. J'en ignore les raisons profondes. Prisonnier de l'espace et du temps, je ne puis étendre ma vue dans l'inaccessible lointain de l'avenir temporel et de l'avenir éternel. Je ne veux pas être l'insecte qui pour avoir fait le tour de son caillou penserait avoir mesuré l'univers. Je ne sais pas au juste pourquoi la Providence — qui n'est pas l'auteur de la catastrophe, résultante de causes secondes actionnées par la liberté — l'a permise, ne l'a pas conjurée par le coup d'Etat d'un miracle que d'ailleurs vous, incroyants, jugez impossible. J'ignore, par exemple, si le Roi ne vivra pas de la mort de la Reine. Qui sait? Mais ce que j'affirme dans ma foi de chrétien, c'est que le Dieu qui a permis l'événement est le Maître absolu dont les pensées sont transcendantes, dépassent toutes nos pensées et que la raison et la foi nous commandent de l'adorer en silence, dans le mystère, sans avoir la sottise prétention de le comprendre et de le juger. Ce que j'affirme c'est que Dieu est Père, que sa Volonté est l'éternel Don

d'un Amour infini et que l'enfant doit baiser avec amour la main qui frappe par amour.

Et quand bien même Dieu l'aurait permis, cet effroyable accident, uniquement pour nous arracher le bandeau des funestes illusions qui nous cache l'horizon de l'éternité et nous plonge dans la nuit fatale où nous cheminons vers la mort éternelle, il faudrait encore l'en bénir et lui rendre grâces de cet effort désespéré de sa tendresse pour nous rappeler aux vérités nécessaires. Est-ce que leçon plus utile pouvait nous être donnée avec plus de persuasive éloquence?

Voici un être privilégié, parvenu au faite de toutes les félicités terrestres, qui cumulait sur sa tête toutes les garanties du bonheur stable et définitif: la fleur de la vie, la joie du foyer, l'éclat de la couronne, l'amour profond de son époux, la tendresse des siens, la vénération de tout un peuple, et soudain tout s'écroule. Ah! rien donc n'échappe à la fragilité universelle, et le rite symbolique des mariages juifs, la coupe brisée, reste le suggestif avertissement. Il n'y a donc de couronne immortelle que la couronne du ciel! Il n'y a donc de vrai bonheur, de bonheur inadmissible que celui du ciel! Cette terre n'est pas son séjour, elle est toujours ouverte à la brusque invasion de la mort. Il ne faut aspirer qu'aux seuls biens solides, ceux qui sont hors d'atteinte de la mort, le loyal service de Dieu, la pratique de la vertu. Il faut tendre la voile au souffle de Dieu et mettre le cap sur le ciel.

Je renvoie mes lecteurs à Bossuet, à son Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, prononcée à Saint-Denis, le vingt et unième jour d'août 1670. Emportée par une mort presque soudaine, à vingt-six ans, peut-être empoisonnée, elle réunissait toutes les perfections de l'esprit et du cœur, elle avait devant elle un splendide avenir. Et Bossuet, devant Condé, devant « la plus illustre assemblée de l'univers » n'hésita pas à jeter le cri fameux de Salomon: *Vanité des vanités et tout est vanité*. Il ose dire que Dieu a sacrifié la princesse à l'instruction des fidèles. « Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent et du monde? La Providence divine pouvait-elle nous mettre en vue, ni de plus près ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui restait-il autre chose que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? »

J. SCHYRGENS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	25 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur.	25 belgas
V. — Pour tous les autres pays	28 belgas

LOUSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

Exposition de Bruxelles 1935
Collectivité des JOAILLIERS
et ORFÈVRES
Pavillon de l'Élégance (Parure)
2 Grands Prix

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPOTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) **Coffres-Forts**

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis St-Gilles, St-Gilles;
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue du Bailly, 79, Izelles.